Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)

ABONNEMENT
Annuel .. .. 20,00 NF
Semestriel .. 10,40 NF

ESPOIR

CNT AIT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 14 — 8 Avril 1962 — Prix : 0,40 NF

Editorial

L'EGAREMENT DES FOULES

NOUS assistons aux égarements des foules d'Algérie et d'Argentine. Elles suivent de faux bergers, de fausses consignes, hors de leur chemin véritable et de leurs vrais intérêts.

On ne peut pas dire que les ouvriers ne soient pas compris dans les mouvements qui opposent les péronistes au gouvernement Frondizi, à Buenos Aires, et les Algériens européens au gouvernement français, en Algérie. Les uns et les autres se sont engagés dans une lutte dont l'enjeu ne peut les favoriser, ni en tant qu'ouvriers, ni en tant qu'hommes. Les prolétaires algériens de souche européenne, qui ont donné à l'O.A.S. leur cautionnement populaire, gagneront-ils quelque chose en n'acceptant pas les conséquences du « cessez-le-feu »? Y aura-t-il une amélioration de leur condition humaine, en continuant à maintenir le colonialisme en Algérie?

D'autre part, malgré la faillite de Frondizi et le caractère excessivement modéré de sa ligne politique, réussiront-ils, avec la dictature péroniste, à obtenir des avantages substantiels, en tant qu'ouvriers, et la dignité et les droits qui correspondent à leur condition humaine?

Ils se laissent leurrer par une démagogie facile. Ils ont donné leur sang pour une cause qui n'est pas la leur, celle qui représenterait vraiment leur intérêt.

Voilà le fruit désastreux d'une démission totale des anciennes forces révolutionnaires, qui ont livré à l'ennemi leurs frères de classe, qui les ont abandonnés aux mauvais bergers. Si le socialisme n'avait pas châtré complètement la classe ouvrière, en l'éloignant de la lutte active et en la sevrant de toute action et de toute pratique de la vraie démocratie syndicale, nous ne verrions aujourd'hui ni en Argentine ni en Algérie des ouvriers servir de supports aux généraux colonialistes et aux dictateurs. Ni ce qui se joue en Algérie, ni ce qui se fait en Argentine, ne devrait intéresser les ouvriers, exploités hier, exploités aujourd'hui et qui le seront encore demain. Seulement, habitués à se désintéresser de leurs vrais problèmes, de manière à servir d'instrument politique à leurs dirigeants, ils ont été arrachés à une influence, pour retomber sous la coupe d'autres conducteurs.

Le sang a coulé en Algérie. Entre les morts et les blessés, il doit y avoir beaucoup de prolétaires. Le sang coulera en Argentine, où un groupe de généraux tient tête au gouvernement, personne ne sait si c'est pour ou contre Péron.

Mais ce qui est certain, c'est que, les uns et les autres, se moquent éperdument de l'émancipation de la classe ouvrière et que ce ne seront certainement pas eux, pro-fascistes, filo-fascistes ou pseudo-fascistes, ceux qui travailleront pour la délivrer, pour améliorer ses conditions de vie et pour amener la révolution sociale.

L'ORDRE PUBLIC

Dès l'instant où j'ai commencé à m'intéresser aux questions politiques et sociales de mon pays, j'ai entendu parler de la « sauvegarde de l'ordre public » comme d'une pièce maîtresse sans laquelle « la vie de la nation, les rapports entre les classes sociales existantes et le progrès vers le bien-être collectif, se trouveraient compromis ou dans l'impossibilité d'être assurés, au préjudice des intérêts supérieurs de la collectivité ».

D'autre part, j'ai pu observer aussi facilement que lorsqu'on en parlait, il ne s'agissait nullement de s'attaquer aux individus déclassés responsables de vols, de crimes ou d'autres délits qui vont à l'encontre de l'honnêteté et de la morale. Ces êtres là, qu'on ne peut pas toujours rendre responsables de leurs actes, ne méritaient pas le qualificatif de fauteurs de troubles au sens propre du mot, étant simplement considérés comme des hors-la-loi sans envergure, puisque, ne s'attaquant ni au système ni aux institutions qui régissent la vie de la nation, ils ne mettaient pas en danger l'ordre public dont l'Etat, partout dans le monde, prétend assurer la sauvegarde.

Lorsque j'étais très jeune, je me suis rendu compte que lorsqu'il est question de l'ordre public il s'agit, en réalité, de s'opposer à toute action dont le but soit la transformation de la société. Et comme les lois de la société sont injustes, le fauteurs de troubles, sauf en des rares occasions, sont les hommes qui luttent pour un monde plus juste, où l'ensemble des citoyens auront la possibilité de vivre sur un pied d'égalité, dans les droits comme dans les devoirs.

Pour le système capitaliste cette sauvegarde n'est autre chose que la défense des lois et des institutions qui accordent à certaines clases sociales des privilèges abusifs. Il faut que l'ordre règne, que les gens acceptent de travailler pour enrichir autrui, qu'ils se privent et logent dans des taudis, qu'ils ne réagissent pas lorsque leurs droits et leurs libertés sont mis en cause et s'ils ne s'en tiennent pas à cette ligne de conduite, l'appareil de l'Etat entre en jeu pour écraser une grève, étouffer une révolte et s'opposer à toute action destinée à changer les principes négatifs qui se trouvent à la base de la société actuelle.

Le sens que l'on donne à la sauvegarde de l'ordre public, varie en fonction du régime qui détient le pouvoir. Dans une dictature, par exemple, on considère que l'ordre public est en danger dès que la moindre critique est exprimée, alors que dans les démocraties capitalistes, la critique est acceptée et le danger ne devient réalité qu'à partir du moment où une action se dessine pour améliorer le sort du déshérité, en s'attaquant aux injustes privilèges des classes dominantes.

Quoi qu'il en soit, cette expression me rappelle toujours la répression policière contre la classe ouvrière, la saisie des journaux de l'opposition et la limitation des libertés d' association et de réunion. Je lui trouve la face bestiale des mercenaires du « Tercio » assassinant les mineurs des Asturies et des gardes civils se dressant brutalement contre les ouvriers catalans ou les paysans andalous. Et en tant qu'espagnol, il m'est difficile d'oublier que les morts de notre guerre et que toutes les misères que cette dernière a entraînées, ont eu comme base le « souci » de sauvegarder l'ordre public, tel qu'il était compris par des hommes et des corporations qui, en guise de privilèges, voulaient les avoir tous entre leurs mains.

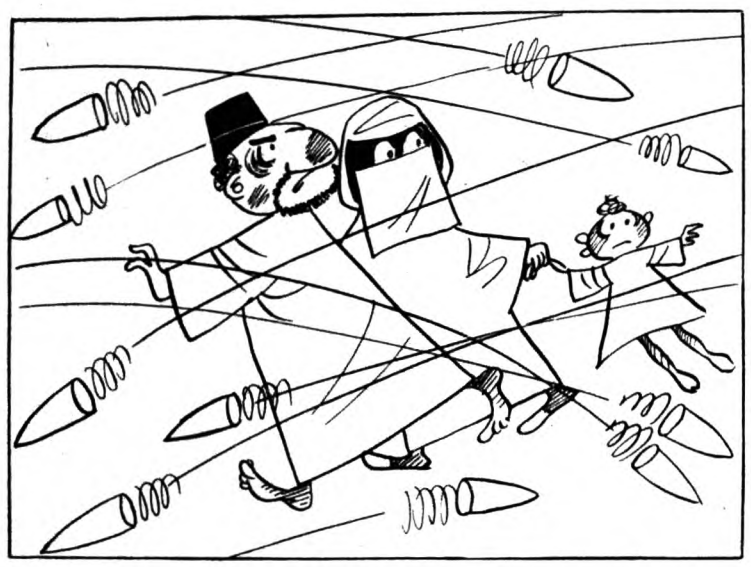
L'ordre public, nous dit-on, est indispensable, et je veux bien admettre le bien fondé de cette affirmation. Mais de quel ordre public s'agit-il ? Pour moi il ne peut s'agir, en aucun cas, d'un ordre public dont la fin plus ou moins avouée, dont l'action plus ou moins tragique, tend à préserver les privilèges des uns au détriment des droits inaliénables des autres.

Le véritable sens qui doit être donné à cette expression est tout autre. L'ordre doit être synonyme de perfection et l'ordre public se doit de réfléter une société égalitaire, sans injustices et sans privilèges, où tous les hommes trouveraient la joie de vivre au sein d'une collectivité décidée à mettre en commun toutes les forces et les richesses de la nature, pour barrer définitivement la route à l'ignorance, l'exploitation, la faim et les misères de toute sorte dont souffre notre pauvre humanité.

Voilà ce qu'on devrait pouvoir entendre par «sauvegarde de l'ordre public ». Telle qu'elle est comprise, elle va presque toujours à l'encontre des intérêts supérieurs de la collectivité.

A. TARRAGO

Paris, avril 1962.



Cessez-le-jeu!

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

CASTRO S'EN PREND A UN DIRIGEANT COMMUNISTE CUBAIN

La Havane, 27 mars (U.P.I.). — M. Fidel Castro a vivement pris à partie hier soir l'un des plus vieux dirigeants du parti communiste cubain, M. Anibal Escalante, secrétaire général du nouveau parti unifié de la Révolution.

Au cours d'une émission télévisée, le chef du gouvernement cubain a accusé M. Escalante d'avoir « créé une organisation pour son profit personnel », d'avoir fait de « graves erreurs » et notamment d'avoir eu recours à des méthodes de « camisole de force ».

Fidel Castro semble se réveiller de son long sommeil.

⁂

LES ANGLAIS NE DIGERENT PAS LES NOTES DE FRAIS (TROP) ROYALES

Il faut bien le payer, le luxe d'une monarchie. De quoi se plaignent-ils donc ces gens toujours en extase devant leur « royal family » ?

LE COMMANDO DE L'O.A.S. N'AVAIT PAS ASSEZ DE SACS POUR EMPORTER LES 2 MILLIARDS 350 MILLIONS VOLES A ORAN

Oran, 24 mars (A.F.P.). — Deux milliards trois cent cinquante millions d'anciens francs en billets ont été volés vendredi après-midi par un commando de l'O.A.S. à la banque l'Algérie, boulevard Gallieni, en plein centre d'Oran.

On dit que c'est le plus grand hold-up de l'histoire... Pourtant, il n'a même pas exigé un gros effort, puisque les portes étaient grandes ouvertes et que la Banque a poussé la complaisance jusqu'à leur fournir les sacs.

Résistants français et résistants espagnols trouvaient beaucoup plus de résistance...

⁂

GRANDE-BRETAGNE...

Londres. — *La police a arrêté, samedi, plus de mille manifestants anglais qui s'étaient assis sur la place du Parlement pour protester contre la décision américaine de reprendre les essais nucléaires.*

Ces anglais... Toujours aussi ingénus !

A LIMOGES, ON CRUCIFIE EN PLEINE RUE ET ON TROUVE DES SERPENTS DANS LES CHAMBRES D'HOTEL

Les fakirs ont envahi la ville pour le festival de la magie

Les congressistes de la C.N.T. avaient moins attiré l'attention.

Ils ne réussirent, il est vrai, aucun tour de magie.

⁂

UNE RELIGIEUSE BOUDHISTE SE SUICIDE SUR UN BUCHER

Taïpeh. — *La supérieure d'un couvent bouddhiste dans l'archipel des Pescadores, mère Wu Chen, 46 ans, a érigé, hier, un bûcher sur lequel elle s'est fait brûler.*

Pauvre femme ! Une déception sentimentale l'aurait-elle poussé à de telles extrémités ?

⁂

UN CONDAMNE A MORT EXECUTE... APRES 12 SURSIS

Chicago, 24 mars (Reuter). — Après douze sursis et neuf ans de bataille juridique, Vincent Ciucci, 35 ans, a été exécuté vendredi sur la chaise électrique à la prison de Chicago (U.S.A.).

Ciucci avait été condamné à mort en 1953 pour l'assassinat de sa femme et de ses trois enfants.

Pourquoi s'étonner ? Caryl Chessman fut bien exécuté après treize ans et 9 sursis ; il n'avait pourtant tué ni femme ni enfants.

⁂

PLASTIQUE POUR S'ETRE REJOUI A LA T. V. DU CESSEZ-LE-FEU

Bordeaux, 23 mars (dépêche « France-Scir »). — *Un algérien, M. Yacef Akli, propriétaire d'un bar, « L'Oasis », à Bordeaux, a vu son établissement plastiqué, cette nuit, à cause d'une simple déclaration qu'il avait faite, à la télévision, après l'annonce du cessez-le-feu.*

— *Je me réjouis que cette guerre soit terminée ; ce n'est pas trop tôt, avait dit M. Akli, qu'un radio-reporter de la Télévision française avait interviewé, au hasard, dans la rue.*

Les dégâts provoqués par l'explosion à son bar, non loin de la re-

(Suite en page 2.)

Aucun individu humain ne peut reconnaître sa propre humanité, ni par conséquent la réaliser dans sa vie, qu'en la reconnaissant en autrui en qu'en coopérant à sa réalisation pour autrui. Aucun homme ne peut s'émanciper qu'en émancipant avec lui tous les hommes qui l'entourent. Ma liberté est la liberté de tout le monde, car je ne suis réellement libre, libre non seulement dans l'idée, mais dans le fait, que lorsque ma liberté et mon droit trouvent leur confirmation, leur sanction, dans la liberté et dans le droit de tous les hommes, mes égaux.

Michel BAKOUNINE.

COMMENTAIRES

DE REDACCION

REALIDADES CONCRETAS

De nuevo una oleada de esperanzas —y de bulos— circula por España y por el Exilio. Muchos aseguran que la próxima boda de D. Juan Carlos será el momento elegido por el Caudillo para dar a conocer su propósito de retirarse a la vida privada y la fecha de este acontecimiento. Incluso, hojas clandestinas circuladas por Madrid y más o menos atribuidas a servicios indirectos del franquismo, dejan entender que estamos en vísperas de esa resolución trascendental.

Se invoca, para ello, la situación que se le creará a España, cuando se le formulen determinadas condiciones para aceptar su entrada en el Mercado Común. Se habla del estado financiero de la España franquista, que le obligará a encararse con ciertas realidades económicas. En una palabra, la fantasía se ha soltado otra vez y busca alimento para el optimismo hasta en el fin de la guerra de Argelia que, según algunos, marcará el inicio de una ofensiva marroquí, dirigida a recuperar, para el imperio de Hassan II, joven monarca ambicioso, las posesiones españolas de Ceuta, Melilla, Río de Oro e Ifni.

Algo hay de cierto en todo esto. Pero nosotros, que examinamos friamente todas las eventualidades, antes de dejar que se desboque el caballo de la imaginación, tenemos muchas reservas. No creemos en la decisión de Franco de restaurar la monarquía en España. No creemos en su retirada voluntaria. No creemos tampoco en la crisis económica del franquismo, que, con la ayuda americana y la estabilización de la moneda, ha conseguido sanear considerablement sus finanzas. Creemos, eso sí, en las dificultades que podría crearle a Franco una actitud seria y responsable de los países miembros del Mercado Común, si realmente exigieran garantías de democracia interior y de derechos obreros al franquismo... Pero somos escépticos en lo que respecta a la firmeza de esos países. Y tememos fundadamente que, del mismo modo que se pasó por encima de la falta de derechos de reunión, de Prensa, de opinión y de religión, para admitir a España en la U.N.E.S.C.O., se pasará por encima de la ausencia de otros requisitos para admitirla en el Mercado Común, si su entrada interesa.

Creemos también en lo que será la política de Marruecos, una vez el problema de Argelia resuelto y el mundo árabe unificado. Por ese lado y por el de Portugal, es donde vemos más motivos de preocupación para Franco.

Pero para nosotros, amantes de las cosas claras y partidarios de las realidades concretas, todo eso, que puede justificar una vez más la esperanza de los que se han pasado esperando veinte y tres años, todo ello sólo nos demuestra una cosa: que únicamente la acción sería y efectiva, el trabajo de agitación, la creación de un clima de hostilidad al franquismo, nacional e internacional, el contacto codo a codo de los militantes obreros anarcosindicalistas y socialistas; la puesta en marcha de la Alianza sindical en España y la labor paralela de resurrección del espíritu sindicalista auténtico, frente al falangismo y a todas las desviaciones que se pretenden introducir en el seno del movimiento obrero, puede contribuir a determinar la caída de la dictadura.

Si la boda de D. Juan Carlos determinase la restauración de la Monarquía —cosa que no creemos— ella se haría por Franco, con Franco y para Franco. Ninguna solución representaría como fin de una etapa ignominiosa, de privación de todos los derechos y de todas las libertades.

Repetimos que ni aún en ello creemos, porque contra la solución está la Falange y está el propio padre de D. Juan Carlos, el pretendiente D. Juan, que no desea ni para él ni para su hijo la restauración monarquica en España. Franco, por su parte, con su cachaza de gallego, no se cansa de repetir que en su familia hay muchos longevos; que su padre murió de noventa años y su abuelo a casi cien. Con lo que parece indicar que no se encuentra todavía en edad de renunciar a dirigir la nave del Estado español.

Franco sólo se irá si se le echa. Esta es la realidad concreta con la que queremos que se encaren los compañeros y los que no lo son; todos, en fin, los que de veras desean la vuelta a España y la reintegración del pueblo español en la vía de la libertad y del progreso.

Contra lo que representan Franco y el franquismo, hay hoy la juventud española, las nuevas promociones sociales, todos cuantos han llegado a concebir y a desear un orden nuevo. Que no son monárquicos ni republicanos; que están imbuidos de conceptos contradictorios; que necesitan encontrarse a sí mismos. Pero que están unidos por una buena idea: consideran que la permanencia de la dictadura es una vergüenza; que España debe superar este período. Es, esta, una fuerza imponderable que no puede ser descuidada y que, unida a cuanto duerme en el pueblo español, pero que no ha muerto, es la única realidad concreta y alentadora, sobre la que cabe y urge el trabajo de coordinación y de formación de clima.

¡ODIO!

Querer, odiar, es propio en el hombre. Lo será siempre que la educación, el ambiente y la desigualdad económica existan como actualmente, sin ninguna renovación que haga del hombre, y por consiguiente de la sociedad, la gran familia humana y libre.

Nadie está exento de odiar a nadie, la misma enseñanza recibida desde que aprende uno a ir a la escuela, le administra el material suficiente para aborrecer al semejante.

Las leyes castigan y matan por odio, no por justicia.

El odio se justifica plenamente en esta sociedad, porque el individuo es hijo de ella y vive en ella. Por aversión o desprecio, el hombre es hijo de las leyes y éstas son abortos del odio.

No me sobresalta ni me irrita cuando oigo, leo o veo algunos hechos repugnantes que el hombre ejecuta, porque los considero lógicos dentro del medio en que se desenvuelve.

Quien no odia, no ama. Tal vez sea verdad este axioma, porque yo siento en mi mente la fiebre de la venganza que es hija del odio. Venganza de todo lo que hace de la justicia un crimen y de la verdad un asesinato.

Yo quiero a quien me quiere y no quiero a quien me odia. ¿Qué hacer entonces? Ser bondadoso. Con la bondad no se mata el odio, éste es más fuerte y vigoroso.

¿Acaso el que odia no quiere, no ama? Si odiar es la parte esencial del mundo en que uno vive, todo lo odioso se alivia con el odio mismo, y como en la época en que estamos no hay más que aversión entre persona y persona, entre hombre y hombre, a causa de las diferencias existentes entre ambos, he ahí la razón de su vida, alimentada precisamente por cláusulas establecidas de antemano, como justificantes legales de una humanidad codificada.

Nadie está libre de verse apresado por el odio, que todavía no se han encontrado los medios más radicales para extirparle. Todavía es el General en Jefe del Ejército de los grandes triunfos.

El odio eleva y dignifica, a tenor de lo que diariamente realiza la sociedad por medio del hombre. Lo vemos en los actos registrados al margen del sentimiento humano; luego odiar al odio es odio también.

¿Es posible que un día cualquiera se vea libre la humanidad de todo lo que engendra el rencor, la enemistad inveterada, el odio? Puede llegar ese día. Llegará ese día, si los hombres lo desean, lo quieren y luchan por conseguirlo, de otra forma no podrá lograrse nunca; pero mientras esa novedad llegue a nosotros, la consiga el hombre, existirán el querer y el aborrecer, que todo estriba en la educación y desenvolvimiento económico.

Es monstruoso odiar, pero se odia. Odia el que quiso a quien tanto quiso. Odia la vanidad a la modestia, el orgullo a la miseria...

El odio por sí solo se enaltece y se engrandece. En cada ser hay un poco o un mucho de sus atribuciones. Pocas excepciones pueden citarse, acaso ninguna.

El odio es el animador de las acciones encaminadas a neutralizar al hombre en sus intenciones. Mussolini e Hitler se hicieron célebres por el odio, y Franco, en España, es célebre por lo mismo.

Nada que proceda del odio me encanta ni me encoleriza, lo encuentro lógico y natural. Nada me ensoberbece de lo hecho por el odio, porque le reconozco su libre albedrío, y es justo cuando hace justicia y va contra la justicia histórica.

¿Hay alguien que sinceramente diga lo que es el odio? Quizás haya alguno que se atreva a afirmar lo que no es, para justificarse más tarde de lo que ha hecho. Es lo corriente entre los hombres que no saben querer sin odiar.

Lo mismo se experimenta una satisfacción dentro del mal o del bien, todo se compensa y se justifica; pero no hay que confundir el valor del odio con sus acciones, ni éstas con las definiciones. Cuando al juzgar una cosa hay diversas calificaciones e interpretaciones que impiden llegar a establecer unas conclusiones definitivas, se hace muy difícil buscar el punto céntrico de la cuestión, que conduzca a la eliminación de los parásitos que imposibilitan dar la solución más justa.

Jamás soy amigo del odio ni le defiendo, pero es el odio quien habla y se mantiene con la existencia del hombre. No le rindo ningún homenaje, tampoco le considero inferior a nadie. Cada uno en su puesto, y él está siempre en el suyo. Esta sinceridad, nazca o no del odio, puede considerarse como una expresión verdadera, de verdadera conciencia. Por esto y solo por esto, veo en todo eso una especie de cálculo, que el hombre trata de juzgarlo a su modo y guisa.

Hay en el hombre la propensión a no rectificar nada de lo que hizo; por vanidad perdería parte de su prestigio y popularidad, aunque sabe que llegará a ser odiado, no concede a nadie cabida en sus dominios. Tal vez es el odio quien le hace ser fuerte en sus decisiones. No queramos alejarnos de él, porque, ciertamente, no podemos vernos libres de su influencia.

¡Oh, el odio! Pero continúa...

MINGO

GOTAS DE MIEL Y AJENJO

No escribir nunca por obligación. Siempre por placer. Que nuestras letras sean voluntarista vibración.

⁂

No todo son flores, paseos, y el placer de las playas. También existen las cosas agrias.

⁂

La conducta retorcida de quienes se dicen compañeros, viejos camaradas con un pie en lo nuestro y el otro en lo convencional societario, nos produce un inevitable disgusto. Son lo que desearíamos que no fuesen.

⁂

No digo que fracasen las ideas. Son flojos y curvos los individuos.

⁂

De pronto aparecen en letras datos biográficos, escritos con notas fabricadas por el biografiado. Elogios, resaltes. Una ancianidad no tanto en ideas y rebeldías, como en chismes y hasta calumnias. Uno no puede menos que sentir la náusea.

⁂

Sentimos alergia a los trámites de un matrimonio «legal». De pronto constatamos que hay algo peor que los sellos, las firmas y el documento. Es la fiesta, el relieve de lo que, recatado e íntimo, no es chocante y adverso.

⁂

Lo peor es constatar que se nos mella la afinidad. Nuestros compañeros dicen pensar del amor, como nosotros, y festejan la falla.

⁂

¿No queremos que sean lo que anhelamos? Sí, desde luego. Pero somos relativistas, aunque inconformes. Nos gustaría que no fuesen como es el montón, el rebaño.

⁂

El matrimonio puede ser, en ciertos casos, concesión al amor. Aunque el amor condicionado y coaccionado, es menos amor que el amor libre.

⁂

Pasemos sobre el hecho matrimonial, a veces no querido, pero realizado por el contrapeso de circunstancias apremiadoras. Pero la fiesta ya no es lo mismo y es siempre voluntaria. No es esencial, sino superflua. Y la falla es general, de cuantos, llamándose anarquistas, participan. Se dirá que no se debe juzgar. De acuerdo. Que son cosas menudas, bien. Unos fallan en eso y otros de diferente modo. En fin: que casi todos fallamos. Pero lo que nadie puede quitarnos es el disgusto.

J. TATO LORENZO.

Dans le meilleur des Mondes

PETITES NOUVELLES DE PARTOUT

(Suite de la page 1.)

cette des P. et T., sont très importants.

On n'a pas idée de se réjouir ! Les pompiers ont peut-être fait cesser le feu aux Galeries Barbès, mais pour ce qui est de l'Algérie !...

⁂

JACQUELINE KENNEDY QUITTE LE PAKISTAN AVEC LA TOQUE DU PRESIDENT

Rawalpindi. — Mrs Jacqueline Kennedy a quitté hier Rawalpindi, la nouvelle capitale pagistanaise, pour Peshatar, d'où elle visitera, pendant le week-end, la région de la passe de Khaibar, chantée par Kipling.

A son départ de l'aérodrome de Rawalpindi, la première dame des Etats-Unis a été saluée par le président Mohammed Ayoub Khan, qui, la nouvelle capitale pakistanaise, toque d'astrakan.

L'espiègle Jacqueline a fait, paraît-il, des ravages parmi ces mahométans ! Mohammed Ayoub aurait bien voulu lui jetter son mouchoir, mais il a dû se contenter de lui offrir sa toque...

⁂

UNE SEPTUAGENAIRE D'AURILLAC A PASSE LA MAJEURE PARTIE DE SA VIE EN PRISON

Aurillac. — *Le tribunal de grande instance d'Aurillac vient de condamner une inculpée peu ordinaire, Marie-Josephine Pastre, 72 ans, demeurant dans la localité, qui vient de subir ainsi sa trentième condamnation pour vol : six mois de prison ferme et vingt ans d'interdiction de séjour.*

Marie-Joséphine Pastre était entrée dans la délinquance en 1910, alors qu'elle avait 20 ans. A cette époque, le tribunal de Clermont-Ferrand lui infligeait pour vol quatre mois de prison. Depuis lors, la voleuse a passé sa vie presque entièrement dans les prisons de France.

On se demande quand est-ce que cette pauvre femme a trouvé le temps de voler... Bien sûr, si elle avait été une Thérèse Humbert ou une Marthe Richard...!!!

⁂

ENQUETE SUR LA POLITIQUE AMERICAINE AU CONGO

Washington. — Le président du Katanga, M. Moïse Tshombé, a invité la sous-commission sénatoriale américaine des affaires étrangères à se rendre au Katanga. Cette commission effectue, en ce moment, une enquête sur la politique américaine au Congo.

Quand effectuera-t-on une enquête sur la politique américaine en Espagne ?

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. número 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

Pour acquérir le Pouvoir et le conserver, il faut aimer le Pouvoir et l'ambition ne s'accorde pas avec la bonté, mais, au contraire, avec l'orgueil, la ruse, la cruauté. Ce ne sont pas les meilleurs, mais les pires, qui ont toujours été au Pouvoir et qui y sont encore.

Léon TOLSTOY

●

Tortures... massacres... bûchers ! Voilà l'Histoire !... L'histoire est un charnier... N'en revenez pas toujours à interroger ce passé de nuit et de sang !... C'est vers l'avenir qu'il faut chercher la lumière. Tuer ! Toujours tuer ! Est-ce que l'humanité n'est point lasse de ces éternelles immolations ?

Octave MIRBEAU.

REPORTAGES

XX - CHINA, hoy

Por Víctor GARCIA

La vuelta completa al lago reclama una gran jornada, pero no llega a las «cien millas», como los ojos admirados de Marco Polo se atreven a decir. Es una excursión inolvidable, que hace pensar repetidamente en el proverbio chino que asocia el cielo y Hangchow. Se atraviesan diminutos poblados de campesinos, que están muy lejos de ser aquellos que «no trabajaban» y que el gran veneciano nos cita en su obra. Es gente mísera, vistiendo harapos y con mirada triste. ¿Estarán hartos del paraíso? Un grupo de viejas mujeres reunidas en círculo en el templo taoista de las inmediaciones de otro templo, dedicado éste a los visitantes: «Foo Hsin Kuan» (Estrella Afortunada), repite incansablemente «Nan ma U Nu Tu Ve. Nan ma U Nu Tu Ve», sin hacerle caso al extranjero que acaba de penetrar en el recinto.

Por lo visto la colina Yu Huang fué de monopolio taoista. Hacia el Este de la colina, el budismo alzó una de las pagodas más grandes que haya visto hasta ahora. «Liu Ho» (La Pagoda de las seis armonías) tiene una base de 1,3 «mou» (800 metros cuadrados) y una altura de 60 metros. Desde su cima se divisa toda la ciudad, el Tsientang y el gran puente que lo atraviesa de 1 kilómetro y medio de largo de la línea férrea que lleva hasta Cantón. El lago también ofrece, desde la pagoda, una vista general de sus aguas, islitas y alrededores de gran belleza.

La ciudad, parte desdeñada por muchos visitantes, guarda el trazado de los Sung todavía. Sus calles principales son amplias y rectas. La gente rezuma la limpieza tradicional que admirara a Marco Polo hace setecientos años. Como Nanking, Hangchow deja una sensación de respiro y la multitud, bien que presente, se la vé disponiendo de espacio.

Las bellezas naturales, junto con las creadas por el hombre, que hacen de Hangchow y su lago Si-Hu (Lago del Oeste) un lugar de imprescindible visita, tienen algo parecido como una maldición suspendida sobre ellos: Hangchow es la capital de Chekiang y Chekiang tuvo la desgracia de ver nacer en su suelo al enemigo mayor de Mao Tsé Tung: Chiang Kai Shek.

REGRESANDO A CANTON

Los 1.634 kilómetros que separan Hangchow de Cantón, son más accidentados que los que el ferrocarril recorre desde la orilla izquierda del Yang Tsé Kiang hasta la capital a través del Honan y el Hopeh. El camino tiene que franquear la cordillera que jalona las tres provincias del litoral sureño Chekiang, Fukien y Kwangtung, hasta dar con la gran planicie que integra la provincia de Kiangsi y aprovechar las tierras bajas de la cuenca del Kan Kiang para penetrar en el Hunan y enlazar con la linea principal Cantón, Hankow, Pekín, a la altura de Chuchow. Desde este momento me hallo sobre terreno ya recorrido. El tren remontará el cauce del Siang Kiang, afluente del gran Yang Tsé, pero, llegado un momento, franqueados los límites administrativos del Kwangtung, el tren iniciará un descenso definitivo a lo largo del curso del Peh Kiang, uno de los ríos que tiene cita en Cantón con el Tung Kiang y el Si Kiang, los tres grandes ríos que forman el delta del río de las Perlas, río del Norte, río del Oeste y río del Este respectivamente.

En Cantón me espera de nuevo el intérprete Liu. Me comunica la apertura en breve de la exposición de productos chinos que tendrá lugar en Cantón. No habiendo prisa por mi parte, decido esperar el acontecimiento y sugiero pasar los días que faltan visitando la zona rural del delta. Liu tiene que consultar con la dirección del Intourist y a la semana siguiente me dice que es posible. El día lo aprovechamos visitando una cooperativa de grado superior que se halla en los aledaños de la ciudad. Se llama Yüeh Kua (Perspectiva feliz) y es de características similares a la Hoping del Hopeh, salvo en la producción, ya que en el Kwangtung se cultivan productos tropicales debido a la benignidad del clima.

Los datos que se me ofrecen dan una población comunal de 184 familias con 700 miembros. La tierra trabajada alcanza a 923 «mou» (unas 55 hectáreas), lo que prueba cuán escasa es la tierra para la superpoblada Kwangtung. A menos de 1,5 «mou» por miembro corresponde la distribución de las tierras, a las que cabe añadir 11 estanques dedicados intensivamente a la cría de patos.

Una tercera parte de la superficie está dedicada al cultivo del arroz, que permite dos cosechas anuales. La caña de azúcar tiene asignados 80 «mou» y los diferentes árboles frutales disponen de 400 «mou», abundando la lechosa o papaya, que en China se conoce como «Melón de árbol».

Al enfermo se le asegura, al igual que al anciano, los medios necesarios de subsistencia y se pagan de 40 a 50 yuanes para la sufragación de cada entierro.

⁂

El excesivo celo que hay frente a los muertos, que ya criticara Mo Ti hace más de dos milenios, no merece la aprobación del régimen, pero, por tratarse de una de las instituciones más consolidadas de la China, el gobierno no se atreve a una arremetida furibunda y confía en que las nuevas generaciones sabrán allanar las dificultades.

Bajo el punto de vista económico, el culto a los muertos, tal cual se lleva a cabo en China, es eminentemente negativo. No por el hecho, solamente, de la dilapidación de verdaderas riquezas que todo funeral entraña y que hace empeñarse para toda una vida a las más humildes familias, sino inclusive por la gran cantidad de tierra arrancada a la producción a que conduce el procedimiento chino —salvo el budismo que acepta la incineración— de enterrar a los muertos en forma caprichosa y descarriada a lo largo y a lo ancho de todos los campos dedicados a la agricultura.

Imágenes del Canadá

ASPECTOS DE LA VIDA ESQUIMAL

Después de haber vivido más de una década en las zonas meridionales del Canadá, donde las bajas temperaturas persisten por meses interminables, haciendo la vida sumamente rigurosa, pese al confort moderno de que disfrutamos, no podemos por menos de pensar compasivamente en esas personas de temple acerado que habitan las heladas regiones del Artico y que nosotros llamamos Esquimales.

En innatos naturalistas, siempre sentimos marcado interés por los seres que viven estrechamente ligados a la Naturaleza y en eterno combate contra sus terribles elementos. Elementos cuya extremada voracidad se manifiesta con toda su pujanza destructiva en las estepas glaciales, enriqueciendo —debido a la ley de adaptación— los aspectos de la vida esquimal con muy importantes y peculiares características.

Estas simples razones de clima, en que se desenvuelven los esquimales, sirven para formarnos una idílica aureola alrededor de su apocalíptica vida, mas el aprecio hacia ellos se hace aún mucho más intenso, cuando se adentra en el estudio psicológico de sus costumbres exentas de artificios, carácter alegre y pasional, aptitudes artísticas, espíritu solidario y demás signos y cualidades que hacen distinguir los seres superiores.

Por desgracia, este pueblo indígena, como todos los demás, también ha sufrido las catastróficas consecuencias del contacto con los hombres blancos. Calcúlanse en un mínimo de 100.000 los esquimales que un día recorrían, en busca de alimentos, las inmensidades polares, sin reparar en líneas divisorias, ni fronteras imaginadas de ninguna especie; pero las enfermedades contagiosas transmitidas por los europeos causaron grandes desastres en sus filas; principalmente el sarampión y la viruela. Una sola epidemia de sarampión, a principios de siglo, llegó a matar cerca del setenta por ciento de la población total. Ahora, debido al interés y atenciones de que son objeto, el número ha aumentado considerablemente, contándose varios núcleos importantes bajo la protección de los diferentes Estados que controlan las frías zonas del Gran Norte.

Dinamarca, nación que ha obrado de manera ejemplar, mostrando el camino a los demás países en el trato, asistencia económica y cuidados medicales, calcula poseer unas 20.000 almas en Groenlandia, siendo sin duda el núcleo mejor instruido y que más desahogadamente vive. Estados Unidos cuenta con 15.000 en Alaska. Rusia 2.000 en Siberia y el Canadá 11.500 esparcidos de Este a Oeste, en los territorios septentrionales.

Las exorbitantes distancias, la dureza del clima y por otra parte la indiferencia, han sido las razones del exasperante aislamiento en que se han desenvuelto los esquimales del Canadá. Aislamiento, que los misioneros y demás agentes de dudosas intenciones, se han guardado muy bien de romper y que tan caro en calamidades y vidas ha costado a esas dulces criaturas. Aún recordamos la última tragedia sucedida el año 1957 en el distrito de Keewatin, al Oeste de la bahía Hudson, donde 23 esquimales perecieron de inanición y frío.

Generalmente se cree que estos necesitan la frialdad para vivir, como el agua o el aire, o si no tanto, por lo menos los pensamos inmunizados contra el efecto de las frígidas temperaturas.

A este respecto y bajo el título «Los Esquimales no tienen Secretos para Evitar el Frío» leíamos un artículo en el periódico «Windsor Daily Star» de fecha 9 de junio —1961— firmado por John Bird, que relataba los experimentos llevados a cabo con diez esquimales por un grupo internacional de biologistas —procedentes de Noruega, Estados Unidos y Canadá— en Pangnirtung, isla de Baffin. Decía, que las conclusiones sacadas demostraban palpablemente la poca diferencia, en resistencia al frío, que existe entre los esquimales y los hombres blancos. El doctor Hart, jefe de la expedición, añadía que los esquimales de aquel área se habían defendido del frío a base de buenos vestidos y calientes tiendas, por lo cual no había diferencia fisiológica con nosotros. En contraste, el mismo científico, señala haber encontrado en otra prueba parecida con los aborígenes de Australia, que aquellas personas no eran molestadas por los cambios bruscos de temperatura y lo mismo soportaban el calor que el frío en sus cuerpos desnudos.

Personalmente fuimos momentáneamente sorprendidos al leer los descubrimientos del doctor Hart y sus colaboradores, en cuanto a los esquimales. Mas inmediatamente nos vinieron a la mente experiencias personales que justifican sus afirmaciones.

Cuando trabajábamos en los bosques del Norte de Québeq, recordamos haber visto bajar el mercurio a 52 grados Fahrenheit (unos 47 grados centígrados bajo cero). ¡Ni los caballos podían respirar! Los chuzos de hielo que habitualmente se les formaban en las narices, en forma de cuernos, aquel día no tardaban más que algunos minutos en tomar proporciones amenazantes. Había de tenerse mucho cuidado de romper continuamente las estalactitas para evitarles la muerte rápida por axfisia; hasta que el negrero vino a dar la orden de volverlos al campamento.

Nosotros evitábamos el mismo efecto y las quemaduras tan dolientes que produce el aire frío al atravesar las fosas nasales, cubriéndonos las narices. A cada rato también, teníamos que sacar las manos de los guantes y aplicarlas a los ojos; pues el líquido lacrimoso que baña la superficie de los mismos, se helaba y los cristales de hielo impedían el movimiento de los párpados. Sin embargo, nuestro estado general era magnífico; ni un síntoma desfavorable. Solamente el apetito aumentaba desmesuradamente, obligándonos a consumir en cada comida la cantidad normal de alimentos para dos días.

De manera brutal también, hemos aprendido a calzarnos y vestirnos. El secreto no estriba en ponerse media docena de jerseys bien apretados, como hacen nuestras madres en Europa —siguiendo viejas e infundadas tradiciones— martirizándonos y perjudicándonos. Esto, además de irritar y debilitar la piel y el cuerpo, produce abundante sudor; lo cual es fatal, cuando las temperaturas empiezan a rodear los treintas y cuarentas bajo cero. Se trata por consiguiente, de poner la menor cantidad de ropa posible, pero que sea amplia y permita la formación de una cámara de aire entre el material y la piel. Irónicamente el aire es el mejor aislador contra los efectos del frío, y tanto en el calzado, como en el vestido, hay que servirse indispensablemente de él, si no se quiere sufrir graves consecuencias.

Podríamos extendernos infinitamente sobre este asunto; mas debemos ser objetivos y atenernos lo más estrictamente posible a describir los aspectos de la vida esquimal.

Mencionábamos anteriormente las admirables costumbres, naturalidad, carácter y aptitudes de los esquimales. Condiciones humanas que merecen minucioso estudio; pero que teniendo en cuenta el mermado espacio de nuestro periódico, trataremos de describir con brevedad.

La solidaridad llevada a la máxima expresión, es el rasgo más importante entre los esquimales y sin duda, la razón de su supervivencia. Por regla general, la estructura social de las comunidades o tribus seminómadas es completamente libre. La familia tal y como nosotros la conocemos es la única institución existente. Mas ella también varia, dando lugar a la poligamia y poliandria, si la escasez del elemento femenino requiere la cohabitación de una mujer con varios maridos o viceversa.

Pacíficos por naturaleza, los esquimales no han necesitado nunca jueces ni policías y si alguna vez se ha registrado delito, el castigo impuesto al delicuente, ha sido de carácter moral, habitualmente el ostracismo.

Este respeto innato hacia los demás seres, es tan arraigado en el esquimal, que incluso repugna dar muerte al animal que le proporcionará las subsistencias, y cuando lo hace, dirígese a él exponiéndole las razones que le obligan a cometer tan denigrante acto y rogándole su perdón.

Acracio ORRANTIA.

Dépopulation et civilisation

(Suite de la page 8.)

cin son sexe malade, elle préférait souffrir et mourir. C'est tout juste si elle osait se laver après la menstruation; enveloppé de jupons multiples, le sexe devait être en quelque sorte ignoré, comme une chose nécessaire mais honteuse.

Il fallut l'émancipation religieuse et aussi le progrès de la chirurgie pour qu'on arrive à envisager la génération comme une fonction aussi honnête que la respiration ou la circulation, à comprendre que l'utérus n'est pas plus honteux que l'estomac, le cœur ou le cerveau.

« Au grand banquet de la vie il n'y a pas de couvert pour l'homme qui naît dans un milieu déjà occupé; la nature lui commande de s'en aller et elle ne tarde pas à exécuter elle-même son ordre. »

Malgré la grandiloquence de la forme, le fond de l'idée reste vrai; l'être qui arrive à la vie dans un milieu où les conditions de son développement sont absentes ne tarde pas à périr. La chatte, la lapine, la souris qui mettent bas plus de petits qu'elles n'en peuvent nourrir, croquent l'excédent de leur population; c'est du malthusianisme sauvage.

Chez les peuples primitifs et à demi civilisés, l'infanticide est pratiqué par toute la terre. Comme on méprise la femme en raison de sa faiblesse musculaire, ce sont surtout les filles qui sont sacrifiées.

Lorsque les sociétés se développent et l'esprit humain avec elles, l'infanticide est réprouvé. Déjà les mœurs se sont adoucies, la vie humaine compte davantage, l'instinct maternel perd sa forme animale. Néanmoins la mort se charge de rétablir l'équilibre entre la population et les subsistances. L'ignorance de l'hygiène, la malpropreté font périr par milliers les nourrissons; ce qui fait qu'un enfant de moins d'un an a autant de chances de mourir qu'un vieillard de quatre vingt-sept ans. Si la statistique n'était pas d'invention récente, il serait curieux d'étudier la natalité et la mortalité au Moyen Age, même au Grand Siècle de Louis XIV. On y verrait probablement que la population croissait moins vite que de nos jours; car si les naissances étaient nombreuses, les morts l'étaient aussi. Malheureusement, cette étude est impossible; les registres de l'Etat Civil datent du siècle dernier et il n'y a guère que les grandes nations qui les tiennent sérieusement; le Portugal n'en avait pas avant l'avènement de sa République.

A mesure des progrès de la civilisation le nombre de ceux qui naissent dans un milieu déjà occupé est moins grand, les causes de destruction sont moins nombreuses parce que l'homme a appris à les écarter. Par l'alimentation rationnelle, l'hygiène, on éloigne la mort des berceaux; par les mêmes moyens, on la diffère chez l'adulte et le vieillard; la population tendrait donc à croître indéfiniment.

La terre dans son ensemble est loin d'être encombrée. Des territoires immenses en Afrique, en Asie, en Amérique sont déserts; en Russie on peut faire trente kilomètres sans voir une maison. Mais la terre n'est pas habitable partout. Sous les tropiques, la température est trop élevée, sous le cercle polaire, elle est trop basse, de vastes espaces comme le Sahara sont impossibles à cultiver.

La civilisation couvre seulement une petite portion de la terre; là, le travail millénaire des hommes a adapté la nature aux conditions de la vie humaine. Ceux qui s'éloignent de ces centres ont à reprendre tout l'effort humain, ils se condamnent pour toujours à la vie rudimentaire.

Avec les efforts coordonnés d'un nombre suffisant d'êtres humains, la civilisation fleurirait très vite; en Amérique de grandes villes poussent rapidement en des lieux déserts. Mais la volonté du travail est limitée; c'est pourquoi les hommes préfèrent rester aux mêmes endroits qui finissent par être surpeuplés.

COLLABORATION

Bajo la Cruz del Sur

HUELGA BANCARIA

Una de las cosas más chocantes y extrañas que suceden desde hace siglos es que existan «muertos de hambre» dispuestos a manipular millones en billetes de banco, y con todo, se manifiesten honrados y «dignos», llegando, la mayoría de ellos, a la vejez tan pobres como cuando empezaron, y sin que el vil metal los haya tentado, conservando en su más fiel «pureza» la moral en boga, de tal modo que los ogros acaparadores de moneda, pueden sentirse seguros de tener a su disposición individuos de tan extraña catadura que cuidan de sus intereses por un triste mendrugo, sin preocuparse jamás de meditar sobre si hacen bien o mal al obrar así.

Claro está que lo mismo que sobre los bancarios arruinados se podría decir, por ejemplo, de los policías, quienes también se dedican a guardar los dineros y propiedades ajenas, como los canes, por un duro mendrugo. Y así de otras gentes que llenan el ambiente en el cual la vida se desarrolla, a pesar de todo...

Sin embargo, los bancarios, como lo demostró el genial Charles Chaplin, en una de sus no menos geniales producciones cinematográficas —«Monsieur Verdoux»—, resulta, a la vista y paciencia de amos y esclavos, el colmo de los colmos. Lo mismo que los asalariados de otras dependencias de la vida económica y social, se preguntarán los propios amos del dinero, los banqueros, con respecto a la inconcebible indiosincrasia de sus sirvientes: ¿Cómo es posible, se preguntan todos, que, contando día a día millares y millones de pesos que pasan rápidamente por sus ágiles dedos —al parecer lo único ágil que los bancarios tienen, ya que si tuvieran tan ágil el ingenio, como los dedos, sin duda pensarían y actuarían distinto a como lo hacen—, resistan penurias en sus hogares, estrecheces y hasta verdadero hambre de todas las cosas? Eso nos preguntamos todos —incluso, como decimos, sus explotadores—, y nadie halla respuesta adecuada, porque para encontrarla se necesitaría un cerebro electrónico que hasta el momento no se ha inventado. Y es que la mente natural, no obstante la secular costumbre, se niega a creer en la existencia y reproducción de semejantes especimenes como son los bancarios sin banco y sin cuenta corriente.

Ahora están en huelga, una vez más, en protesta por los sueldos de «hambre» que sus amos les dispensan. Otra incongruencia inexplicable, pues lo que ya no lo sería tanto es que se declarasen, de una sola vez por todas, en huelga general eterna, para siempre jamás, como diría un ensotanado. ¿Para qué contar billetes que otros usan en su propio beneficio, reunen con los fines más siniestros, entre los que no hay que descartar el tráfico de armamentos guerreros y todos esos crímenes de lesa humanidad que, por causa de la acumulación indebida de riquezas, en el mundo comete a diario una pequeña casta de privilegiados de «altura»? ¿Para qué servir de pobres intermediarios entre el hambre y el hartazgo?

Hasta el momento, los «dirigentes» de los bancarios en huelga, se encuentran en presidio, por el sólo hecho de hacer de cabeza de turco de sus compañeros necesitados de un salario mayor que los enyugue en condiciones menos onerosas.

¿Magnífico, no es cierto? Los amos de la banca, tranquilamente esperando que la huelga se solucione, para seguir acumulando riqueza ajena en desmedro de sus semejantes; y, mientras tanto, los dirigentes de esos parias del salario, presos por pedir, en nombre de sus compañeros, un poco menos de inmisericordia de parte de sus explotadores. Y todos empecinados, los unos y los otros, tirios y troyanos, gobernantes y gobernados, porque la vida sigue su curso, no sabemos hasta cuando... la normalidad del desorden más perfecto que concebirse pueda, como lo es el que marca el desacompasado ritmo ronrolero de la presente sociedad del tuyo y mío, continúa viento en popa, mientras los encarcelados sueñan con un aumento de salario, un cese de la huelga y una pronta vuelta al «trabajo» de contar y manosear billetes, miles y millones de billetes de banco, de los cuales, sólo a una ridícula minoría les verán algo más que el color, la forma y el tamaño.

La huelga terminará, lo mismo que ha empezado, para volver a empezar, no sabemos por cuantas veces aún; pueden ser muchas o también podrían ser menos o muy pocas; todo depende de la cultura social y de la rebeldía que los asalariados, en un futuro más cercano o más tardío, demuestren y decidan poner en práctica. Porque, cabe repetir, con toda seriedad, una vez más: ¿Con qué fin seguir contando billetes para otros? ¿Continuar resguardando capitales que no sirven sino para dañar y mantener aherrojado al hombre y sus maravillas, para producir hambre, miserias y sacrificios sin fin, para que una minoría goce y derroche la riqueza ajena que hurta bajo todos los agravantes conocidos por los códigos de todos los juzgados de la tierra? Porque, si bien se mira, no existe una cuadrilla gangsteril capaz de apoderarse, de una manera tan despiadada, cobarde y desvergonzada, de lo que no es suyo, ni merece, que pueda compararse con esas bandas legalizadas de ladrones con yate a la puerta de sus residencias veraniegas que se niegan a otorgar —cuando, como ahora, llega el caso—, unas miserables monedas de aumento en el jornal de sus siervos.

Es doloroso constatar tanta indignidad en seres que pertenecen a nuestra propia raza humana. Seres que, según los sacerdotes de todas las iglesias, «también son hijos de Dios». Pero habría que inquirir de los que tal predican, si unos y otros pueden ser hermanos, los ricos y los pobres, y no ha de haber una mano que «desde lo alto», desde lo bajo o desde no importa qué ángulo terrenal o celestial, impida semejantes abusos y aberraciones que ni las bestias cometen. Los unos por ogros que, dada su monstruosidad, no pueden tener hermanos; los otros, por excesivamente humildes o cobardes que tampoco pueden exhibir ninguna clase de semejanza con aquél fabuloso redentor que dicen dijo a Lázaro: «¡LEVANTATE Y ANDA!».

¿Cuándo, siquiera como deporte o como prueba, los millones de Lázaros que existen en el mundo, cumplirán con el mandato celeste, ya que al terrenal lo asfixian entre el polvo del olvido?

JAVIER DE TORO.

Algunas noticias de España

COMO HABLAN DE LA LIBERTAD LOS QUE PRIVARON DE ELLA A LOS ESPAÑOLES

Barcelona (O.P.E.). — El ex-ministro de Educación Nacional y catedrático de Madrid señor Ruiz Jiménez ha declarado a un redactor de «La Vanguardia»:

«La libertad siempre es una conquista. Hay que merecerla; hay que ganarla. Incluso la libertad psicológica, la libertad del hombre en sí mismo. Porque hasta en nuestra vida ¿cuántas veces andamos empujados por los usos sociales y la presión del contorno? Lo cual no quiere decir que no seamos libres. Tenemos una última raiz de libertad, pero tenemos que estar luchando constantemente porque las pasiones y el peso de nuestro contorno actúan como freno de nuestra libertad. Goethe dijo que no merece la libertad y la vida quien cada día no sabe conquistarlas».

Y a la pregunta del periodista: —Los españoles ¿merecemos la libertad?, ha respondido: «La hemos merecido y la hemos ganado muchas veces en la historia. Nuestro Alzamiento es una epopeya de libertad. Quiero decir que los españoles de nuestra generación, la del 36, tenemos que luchar cada día contra las estructuras sociales injustas con el mismo brio con que luchamos en los campos de guerra».

LOS NEGOCIOS DE OTTO SKORZENY

Como es sabido, Otto Shorzeny, el de la cicatriz en la cara, que un día de septiembre de 1943, por orden de Hitler, liberó a Mussolini, prisionero a la sazón en el Gran Sasso, vive desde hace años en España, dedicado a negocios de índole diversa. El diario de la tarde, «Aftonbladet» de Estocolmo, ha publicado un reportaje de Bonn sobre las andanzas de Shorzeny en España.

Según el citado reportaje, Skorzeny ha sabido explotar en Madrid su pasado legendario y es figura conocida en los bares y restaurantes elegantes. Dice Skorzeny que el clima de España es benéfico para los alemanes y que los españoles son indulgentes con los pequeños defectos que aquéllos tienen.

Skorzeny, que ha tenido en Madrid una oficina técnica, ha entrado ahora de socio en una compañía que se dedica a la venta de terrenos a los extranjeros. Según el mismo reportaje, Skorzeny tiene amigos y protectores en los medios oficiales españoles, en los cuales es considerado como un elemento de valía para los negocios turísticos, y algunos gobernadores civiles suelen pedirle consejos en asuntos relacionados con el turismo.

FRANCO SE DEDICA AHORA A HACER HOJAS CLANDESTINAS

Madrid (O.P.E.). — Está circulando una hoja clandestina en la que se atribuye a Franco la convicción de que « es necesario enderezar la política española hacia el campo de las solidaridades internacionales (Comunidad Económica Europea o Mercado Común), pero esto exige « la premisa » de una solidaridad nacional para liquidar la guerra civil y establecer la convivencia de los españoles sobre la base de una auténtica reconciliación».

« Se rumorea con insistencia —añade— que ha sido el accidente sufrido por el general Franco la víspera de Navidad el aldabonazo providencial, la advertencia del destino, que ha suscitado una consideración a fondo de la política nacional para llegar a la conclusión, evidente por necesaria, de dar un nuevo rumbo a la nave del Estado. España no podía permanecer más tiempo aislada, económica y políticamente, del mundo occidental, y la vida de un hombre, siempre pendiente de un hilo, no podía hipotecar el porvenir de los españoles durante las próximas decadas.

«Por otra parte, la presión social, cada día más aguda, que se manifiesta a través de los plantes obreros del Pais Vasco, de Cartagena y Cataluña; la inquietud estudiantil, el pavoroso problema de la enseñanza que puede reconducir a España en pocos años a la situación de un pueblo «sub-desarrollado», la esclerosis de los órganos fundamentales como el Consejo Ordenador de la Economía y las Cortes, secuela de un dirigismo trasnochado e incapaces de elaborar una política con la adhesión de la mayoría del país, han contribuido sin duda a que el general Franco, tocado a lo vivo en su contextura física y moral haya tomado la grave decisión de entrar en el «Mercado Común» con todas sus consecuencias».

Entre estas consecuencias figura la siguiente:

«España ni puede entrar por la puerta falsa ni puede constituir una excepción y para que eso no suceda tendrá que cambiar sus estructuras políticas y sentar las bases de una democracia al estilo occidental suprimiendo el monopolio de un partido único y reconociendo, es obvio, las libertades fundamentales (prensa, asociación, sindical, etc...). Y esto es una exigencia inevitable de la Comunidad Económica Europea que el general Franco conoce de antemano y que sin duda de ningún género está dispuesto a acatar, porque además es la vía más adecuada para dar una solución de continuidad al régimen con las máximas garantías de una evolución pacífica.

«¿Cómo y cuándo se producirán esos cambios? El tiempo en este caso apremia porque la coyuntura de una Europa dirigida por las «derechas» puede facilitar la transición. Si el general Franco considera que su misión ha terminado y que ésta puede ser la gran oportunidad de continuar la historia de España sin traumatismo es lógico que deberá poner en juego los medios idóneos para dar paso a las instituciones permanentes que allanen el camino de la convivencia y de la reconciliación e impulsen al país hacia una evolución social y política en el seno de la Europa que se construye. Esto es lo que España puede esperar y esto es lo que España espera de su patriotismo. Si la unión de Europa no es un mito, nosotros estamos en presencia de un hecho histórico de primera magnitud que supera las «preferencias» personales y ante el cual todos y cada uno hemos de ceder ante el supremo bien de la comunidad.»

Será curioso saber hasta donde llegará el «patriotismo» de Franco.

Estas hojas, si no están hechas por Franco, pueden ser un globo-sonda de sus servicios.

ESTUDIANTES CONDENADOS

Barcelona (A.P.). — Cuatro estudiantes de la Universidad de esta capital han sido condenados a penas de cuatro a siete años de cár-

(Suite en page 5.)

FEUILLETON « ESPOIR » Nùmero 16

LA COMUNA
(LA COMMUNE)

Trad.: J. RUIPEREZ Ediciones C.N.T.

Por Luisa MICHEL

Son estas epidemias morales peores que la peste, pero que desaparecerán con el saneamiento de los espíritus en la consciente libertad.

XII

EL FIN

Hubiérase dicho que el triunfo se acercaba; las líneas republicanas salían de su reserva de los primeros días. La internacional se hacía más afirmativa.

La federación de las cámaras sindicales había ido el día 6 de mayo, a adherirse a la « Commune »; esta federación comprendria 30,000 hombres.

Los diputados de Paris presentes en Versalles, Floquet y Lockroy, habían dado en términos enérgicos su dimisión.

Tolain era siempre el mismo.

Actualmente, Paris tiene una fisonomía trágica; las carrozas fúnebres de los cuatro trofeos de rojas banderas aumentan en número, seguidos por los miembros de la « Commune » y las delegaciones de los batallones al son de las « Marsellesas ».

Los clubs de las iglesias resplandecen por la noche; no es el sordo redoble de los tambores fúnebres el que les acompaña; gimen los órganos bajo las grandes naves romanas.

Del club de San Nicolás del Campo, una diputación enviada el 1.º de mayo a la « Commune » declara que todo el que hable de conciliación entre París y Versalles es un traidor.

¿Qué conciliación puede, en efecto, existir entre la larga esclavitud y la liberación?

En diez ó doce iglesias, todos los días oíase un coro inmenso que saludaba a la libertad.

Cí hablar con entusiasmo en estos clubs. Las mujeres sobre todo exhortaban en ellos a la libertad; pero desde el 3 de abril a la sangrienta semana no fuí a ellos más que dos veces, y por breve rato; algo me retenía en la lucha de fuera; y era una atracción tan fuerte, que no intenté nunca vencerla.

La primera vez me dirigía al Ayuntamiento con una misión de Cecilia, a quien debía llevar la contestación.

A la mitad del camino me encuentro con dos ó tres guardias nacionales que después de haberme examinado se acercan a mi.

—La detenemos a usted—dijo uno de ellos.

Evidentemente, algo de sospechoso había en mí; calculé serían mis cortos cabellos, que pasaban por bajo de mi sombrero y hacían pensar en una cabellera de hombre.

—¿Adónde quiere usted que la llevemos?

—Al Ayuntamiento, ya que queréis llevar a vuestros prisioneros adónde gustan de ir.

El buen hombre que me interrogaba se ruborizó de cólera.

—¡Ya la arreglaremos a usted!—dijo.

Nos ponemos en marcha, ellos examinándome siempre, yo, muy grave, divirtiéndome mucho.

Ya delante de la verja, el que antes me hablara me preguntó:

—A propósito, ¿cómo se llama usted?

Le di mi nombre.

—¡Imposible!—exclamaron los tres. — Nunca la vimos; pero no es ella, a buen seguro, mujer que se calce así.

Miro; tenía mis zapatillas, que por la mañana no había pensado cambiar por unas botas, y que pasaban por debajo de mi vestido.

Dándole las gracias por su buena opinión, pude asegurarles que no era justificada. Llevaba encima papeles suficientes para no dejarles la menor duda. Me habían creído un hombre disfrazado.

La segunda vez, no sé si fué en el Ayuntamiento ó en la Seguridad; algunos infelices salían llorando de donde fuera porque no se les dejaba ir a cuidar a los heridos, puesto que los miembros de la « Commune », querían que fuesen manos puras las que curasen sus heridos.

Me revelaron su dolor. ¿Quién, pues, tenía más derecho que ellos a lo que pedían?

INTERNATIONALE

ARTE Y CULTURA HISPANA

LAS VELADAS DEL CENTRO PEDAGOGICO DE TOULOUSE

No es la primera vez que nos ocupamos de las actividades del « Centre pédagogique » de Toulouse. En «Cenit », particularmente, le hicimos un comentario y le dedicamos una portada al edificio de la rue Roquelaine. Hay que ver cómo, en un lugar tan sencillo, se llevan a cabo manifestaciones de arte y cultura cual las desarrolladas por el grupo de Amigos del Teatro Español, tan acertadamente animado por elementos franceses y españoles amantes de la cultura universal, de la fraternidad y el progreso, por encima de las fronteras.

Surge a menudo en su sala Montaigne lo más sano de lo español, en el sentido étnico de la palabra, cual si se tratase de una manifestación en lo más castellano de Castilla. Y lo hacen tan bien que atraen un público compuesto por lo más heterogéneo que España tiene de puertas afuera : allí convergen desde el anarquista y ateo consciente e inquieto, hasta el cura, católico por inconsciencia, pero con ganas de saber algo más que lo que encuentra en la Biblia. He ahí un éxito del grupo citado, remarca que hacemos con apresuramiento justificado.

Del Centre tenemos grato recuerdo. Cada una de sus manifestaciones, es de gran valor, y valor múltiple, lo mismo las de orden social y humano cual «El labrador de más aire» de M. Hernández, asesinado por las hordas franquistas, como «El vendaval», como «Esperpentos», como «Durango». La de hoy, «Aniversario», es una obra tan humana y tan cerca de nosotros, tan real, que casi no es teatro. Más bien una crónica. Sí, «Crónica del siglo XX» le llamaría yo : un idealista combatiente, derrotado por la brutalidad y su aliada la indiferencia. Un idealista abandonado hasta por sus hijos. —¡Cuántos refugiados españoles no van a verse representados en dicha imagen!— Unas oficinas de ayuda a los refugiados, en las que una pizpireta de empleada y un Roquet —especie de marica acartonado y narciso— no tienen tiempo para atender la clientela, pero tienen para discutir de futbol y noticias mundanas. Una mujer desgraciada, pero comprensiva, compañera, sin par, del idealista, a quien sigue por piedad más que por comunión de ideas. Un burgués, un gachupin, que, acostumbrado a explotar indios en América, creia corromper la entereza del digno Matías con tan solo enseñar sus repletas bolsas. Detalle singular, no logra corromper al padre, pero si a los hijos de éste. Algún que otro papel de menor importancia que completa la trama. Tal es el «aniversario» que nos ha presentado el «A.T.E.» (Amigos del Teatro Español).

⁂

Los actores, muy en su plaza. Mateo, como siempre es el hombre que sabe deshacerse de su propia personalidad para encarnar formalmente la del personaje. Román, su amigo fiel, el único que le comprende totalmente, que trabaja con una naturalidad admirable, siempre reflexivo y moralizador (en mi tierra se diría que es un «sentencias»). Dalia, la bonachona en todas partes, en esa velada nos ha dado una secretaria terrible, ni un suboficial de carrera tiene entrada con ella. La otra, Aurorita Diez, todo fineza y gracia, no parece sino que sea discípulo de la excelsa Key, todo delicadeza. Jorge y García en Andrés y Juan han sido mitad J-3, mitad gamberros ; los jóvenes que ambicionan ora una posición, ora un puesto, ora un coche o un simple traje de moda, por cuyo precio no vacilan en venderse a cualquier adinerado, aunque ello signifique condenar al hambre a sus propios padres. Barranco, de Sansino, ni pintado. Nos ha hecho un mistersiiito, llegado de Venezuela, que más de un espectador decía que, en efecto, era un explotador venezolano llegado ex-profeso para la obra. «Anda hooombre, no rechaaases mi dineeero, deeejate de ideeeas, te lo doooy desinteresaaadamente ...» Pero Matías no muerde. Pequeñito, sin recursos, enfermo, sin nadie, lo rechaza. Guardaba su dignidad.

Sí, sí, es una página de la emigración española que nos ha ofrecido Martín Elizondo. «Aniversario» es una pieza similar, por su tema, a la de «El Cristo moderno» de nuestra mocedad y a la de «El Cristo rojo» de nuestra guerra. Las tres obras son inseparables. Son tres crónicas, espejo de su época. Personajes desnudos. Desprovistos casi hasta de palabras. No eran ni necesarias. El espectador, con sólo mirar, comprendía las situaciones. Pensamos en el propio Charlot y no pudimos evitar un paralelismo entre el Rey del cine mudo y el autor de «Aniversario». Y, ya es originalidad y cualidad de autor y de director escénico. Martínez Azaña lo dijo cuando hizo la presentación : «es tan real, tan palpitante, tan vivido y abrasador que más que teatro de la rue Roquelaine es el teatro del mundo».

Dos a modo de notas discordantes nos permitimos muy tímida y amistosamente señalar : la lentitud y escasez de movimiento y el desaliento en el que cae Matías. Nosotros nos resistimos a creer que deba terminar como terminó. Con el final de Matías, «Aniversario» es una muy humana lamentación, una lamentación que nos llega al corazón, pero no nos abre horizontes. ¿Por qué ha de terminar esa tragedia sin que nadie ose recoger la espada, sin una puerta ni mano que permita proseguir, sin algo que indique esperanza, sin una chispa que encienda la tea de la rebelión?...

Pero Elizondo empezó en «Durango» (la pelea, la matanza), acto seguido nos ha dado la segunda parte, «Aniversario». Seamos confiantes, aun no ha terminado la escena. Aguardemos al tercer acto. ¿Hasta cuándo?

Martín PIRINEOS.

Algunas noticias de España

(Suite de la page 4.)

cel por actividades subversivas e insultos al jefe del Estado. Fueron detenidos hace dos semanas con motivo de las manifestaciones que tuvieron lugar en la Facultad de Medicina. Según dijo el fiscal, habían distribuido propaganda comunista entre sus compañeros y habían pintado en las paredes de la Universidad letreros que decían «Libertad, Democracia» y «Abajo Franco».

Dos estudiantes de la Universidad, un americano de 19 años y un danés de 23, van a ser expulsados de España, después de abonar una multa de 3.000 pesetas por haber sacado fotografías de la manifestación de estudiantes que la policía disolvió el 1 de marzo.

De cara a España

Deducción sobre la agricultura

Por R. PORTE

La orientación hacia una extensiva explotación cerealista, no se debe a un simple azar. Tampoco recae sobre las imprescindibles necesidades humanas, teniendo fuerza como tienen, y siendo tan imperativas como son; los propósitos del hombre son muchos y muy ambiciosos a veces, pero ni la más obstinada voluntad es capaz de salir adelante por sí sola. Se puede disponer de tierras de buena calidad: Se puede morir de hambre un pueblo, estando los hombres ahí impotentes para arrancar de esas tierras el glúten para nutrirse. Son los factores la base principal y determinante de toda la orientación de la agriculture. No descuidar la época rudimentaria de esa Agricultura.

España disfrutaba de los factores pertinentes en la incrementación de cereales, dejando aparte algunas zonas periféricas. En presencia del panorama atrayente, todo convida a desarrollar los aspectos más positivos de la Agricultura. Disponiblidad de tierras vírgenes; promesa de cosechas abundantes. Cualidades naturales de las mieses a conservarse años; seguridades de venta, tiempos aquellos de más demanda que oferta. El clima es excelente, tonificante: en el otoño, estación de las siembras, aun se notan las influencias del verano; los días se deslizan en parte encantadores, las mañanas frescas invitan al movimiento, resultando que las caballerías y los hombres trabajan con ahinco; las posibilidades humanas dan facilidades para que el trabajo laborioso del arado roture intermitentemente la tierra, afin de enterrar las semilas en los surcos. La temporada de la siembra es larga, por no estar interrumpida por lluvias continuas, ni fríos rigurosos, ni nieves prematuras. Exceptuando Grecia, Italia y parte de Francia, el resto de Europa, más frío y húmedo, sufre perturbaciones para llevar a feliz término las siembres: la siega y la trilla. La Grecia y la Italia, países atacados ya por las erosiones de sus tierras, no se pueden comparar a la joven Península Ibérica de la época. Zonas similares se encuentran en otros pueblos mediterráneos de parte europea, ya que los pueblos africanos están en pura decadencia cerealista por la extinción del humus.

Se pueden sembrar cuantas extensiones de tierra haya disponibles, cuando se tiene la seguridad de poderlo regar y trillar todo. La hoz, herramienta práctica y moderna, requiere Sol radiante y brazos viriles, manos vigorosas para cortar los sembrados. Los hombres, curvados todo el día, de aquellos días que apenas les queda noche, durante inacabables semanas, dejan las mieses en gavillas alineadas sobre el rastrojo. La siega es en tales condiciones une guerra exterminadora: la explotación a la cual están sometidos los segadores, es ultrajante a tal extremo que se funde el cuerpo, se escapan las energías por los poros de la piel, el sudor inflama los ojos. ¡Cuántos caen desvanecidos de debilidad por cortar demasiado trigo: los muertos sobre el rastrojo forman multitud! La siega sin explotación, la siega en libertad, es gozo y contemplación, es trabajar por dignidad.

Han terminado los vencejos, escribió un día Unamuno, refiriéndose al fin de la siega: Yo, que tanto he sudado con la hoz en la mano, quedando extenuado con la güadaña, con el trigo, cansado, he gozado.

Aun es de noche; la aurora no da señales de vida, ya recogen las gavillas de los rastrojos llevándolas a la era. La trilla en las eras es un cuadro artístico, la escena deslumbra por su aspecto y radiante claridad; los actores extienden las mieses con habilidad pasmosa, con rapidez y soltura se mueven las horcas.

Las caballerías arrastran el trillo sobre las mieses, el conductor guia los animales desde el trillo. Los demás hombres reposan a la sombra del árbol, duermen a momentos porque todo el día y parte de la noche trabajan; los caballos marchan fatigados por las muchas horas llevadas de pie, andando o corriendo: una especie de somnolencia reina en la era: un sobresalto del trillo recuerda al conductor que está trillando; se pone en pie, levanta la voz, puntillea el látigo por el lomo de los animales; de un golpe todos reviven. En un despertar instintivo los mulos corren al trote, el hombre canta para alejar el sueño de los ojos, primero, pero animándose a continuación para contagiar aliento al que debe remplazarlo, o de contento, por acercarse el momento de irse a la sombra, descansar y dormir.

El trillo representa la cabeza del progreso mecánico utilizable en climas serenos como el de España. Son innumerables los países, casi toda la Europa, que la trilla no es tal porque no pueden servirse del trillo. No lo permite el clima, las gavillas deben resguardarlas de la intemperie, reunidas por moles o a cubierto en granjas.

Ahí se flagelan las mieses a golpes de « pléau », instrumento manejado por el hombre. El clima, pues, ha dado en sus años el privilegio a España de poder trillar, ventajas diversas y ahorros de mano de obra. En palabras industriales de hoy, más mecanizado, ya que el trillo es un principio de progreso.

Vuelvo a coger el rumbo hacia las eras para contemplar la atmósfera que reina por la tarde. El aire no llega a viento, tiene fuerza, pero no empuja, es lo suficiente fuerte para llevarse la paja que los hombres, con sus horcas de madera, levantan con destreza y rapidez. La paja al vuelo da la impresión de grupos de gaviotas, descendiendo en tierra: vistas de lado y de frente hacen el efecto de las olas del mar. Los reflejos del sol dan tonalidades de luz y sombra y enlazadas desde la paja larga hasta el grano: el vuelo de la paja triturada mezclada con el grano da dos reflejos simultáneos: la una llevada por el viento parece la caída de la nieve y el otro el granizo.

(Suite en page 6.)

Les prometo que lo justo de su demanda será comprendido y tendrán lo que desean.

No sé lo que he dicho; pero el dolor de aquellas infortunadas me había llegado tanto al corazón que encontraba palabras que iban derechamente al corazón de los otros; las dirigí a un comité de mujeres cuyo espíritu era bastante generoso para que fuesen bien acogidas.

Noticia tal las produjo tanta alegria que continuaron derramando lágrimas, si bien no ya de dolor.

Semejantes a los niños, quisieron cinturones rojos; como pude partí entre todas el mío.

—¡Nunca se avergonzará de nosotras la « Commune »!—me dijeron.

Efectivamente, todas murieron durante la semana de mayo; la única a quien volví a ver en la prisión refirióme que dos de ellas fueron muertas a culatazos mientras socorrían a los heridos.

En el momento en que nos separamos, ellas para ir a su ambulancia de Montmartre, yo para volver á Montrouge, al lado de Cecilia, una cosa envuelta en un papel me fué arrojada, sin que yo viese por quién: era una banda roja que reemplazó la mía.

Los agentes de Versalles, que se habían hecho más hábiles, fomentaban nuevas divisiones; había surgido una en la « Commune », a propósito de cierta proposición de Montants, uno de los traidores deslizados por Versalles en los estados mayores; anunciaba el asesinato de una individua de las ambulancias muerta é insultada por los soldados de Versalles.

La mayoria, ofendida por el manifiesto de la minoría, le había hecho comprender que ante la situación era necesario decir como en otro tienpo: ¿Qué importan nuestras memorias con tal que la « Commune » se salve ?

La noticia de una catástrofe interrumpe la sesión.

La cartucheria Rapp acababa de volar. Había numerosos muertos y heridos, cuatro casas derrumbadas y si los bomberos no hubiesen apartado, con peligro de su vida, los furgones de cartuchos, el siniestro habria sido mayor.

El primer pensamiento de todos fué que la traición había hecho aquello que era, se decía, la venganza por lo de la columna de Vendóme. Cuatro personas, entre ellas un artillero, fueron detenidos; el Comité de salvación pública, anunció que el asunto sería puesto en claro; mas como los terribles procuradores de la « Commune » no tenían la costumbre de juzgar sin pruebas, no se pasó de allí.

Algunos días después de la catástrofe, una mujer cuyo nombre no se ha sabido envió a la prefectura de París la siguiente carta, que había encontrado en un coche de primera clase entre Versalles y París:

« **Estado mayor de los guardias nacionales.**

» Versalles, 16 mayo de 1871.

» La segunda parte del plan que le ha sido a usted entregado deberá ser ejecutada el 19 del corriente a las tres de la mañana; tome usted bien sus precauciones, a fin de que esta vez todo resulte como espera.

» Para secundar a usted, nos hemos arreglado con uno de los jefes de la cartucheria para hacerla volar el 17 del corriente. . .

» **El coronel jefe de estado mayor.**

» **C. GARBIN.** »

Los acontecimientos no permitieron comprobar si esta carta era un medio empleado por el propio Versalles para borrar las sospechas; mas no era dudoso que el crimen venía de la reacción.

Se descubrió que Blanchet y Emilio Clement habían tenido un pasado reaccionario; tal vez se fué severo con ellos, al llegar a suponerlos traidores, porque todo convertido es hostil a la idea que por fin encuentra buena; pero no podía ocurrir otra cosa en aquellos últimos tiempos en que todo eran lazos, traiciones.

El manifiesto de la alcaldía del 18° contenía la exacta verdad sobre la situación. Si, era necesario vencer, y vencer pronto. De la rapidez de la acción dependia la victoria. He aquí algunos párrafos de aquel manifiesto, dirigido a los revolucionarios de Montmartre.

« Os encontráis, ciudadanos, en presencia de dos programes.

» El primero, el de los realistas de Versalles... es la esclavitud a perpetuidad, el envilecimiento de todo lo que es pueblo; la muerte de la inteligencia y de la justicia; el trabajo mercenario; el collar de miseria adherido a vuestra carne; la amenaza suspendida sobre vosotros; se pide en él vuestra sangre, la sangre de vuestras esposas y la de vuestros hijos; se piden nuestras cabezas, como si nuestras cabezas pudiesen tapar los agujeros que hacen ellos en vuestros pechos, como si nuestras cabezas pudieran resucitar a los que os asesinaran.

» Este programa, es el pueblo en el estado de bestia de carga, no trabajando sino para una porción de explotadores y de parásitos, para engordar a buen número de testas coronadas, ministros, senadores, mariscales, arzobispos y jesuítas.

(A suivre)

DE TOUT ET POUR TOUS

CONFERENCIAS EN TOULOUSE

«LA CUESTION ESPAÑOLA Y SUS PERSPECTIVAS»

Conforme se anunció a su debido tiempo, el día 25 de febrero, a las diez de la mañana, dió su anunciada conferencia en la Bourse du Travail, el compañero Ramón Alvarez. Ella era la segunda del ciclo iniciado por la Federación Local de Toulouse.

Público muy numeroso e interesado en el tema, que el complñero Alvarez supo desarrollar con método, documentación y objetividad, encarando los diversos problemas que ofrece al análisis el panorama español, tanto en el pasado como en el presente.

Extrajo conclusiones de dinamismo y de confianza, sin que por ello se entregase a ningún exceso de optimismo que, a la larga, resulta negativo. Afirmó las posibilidades de la hora, matizando y apoyando sobre los hechos sus manifestaciones.

En suma, según la opinión imparcial, una buena conferencia, que no defraudó al público que acudió a escucharla.

«MISION DEL SINDICALISMO REVOLUCIONARIO EN EL PRESENTE Y EN EL FUTURO»

Así se titulaba la tercera conferencia organizada por la Federación Local de Toulouse. Se celebró, como la anterior, en el local de la Bourse de Travail, Place Saint-Sernin, el día 18 de marzo, a las diez de la mañana.

Mucha asistencia también, como en las anteriores, evidenciándose con ello que, cuando nos proponemos hacer algo, también somos capaces de atraer el interés de la gente.

Corrió a cargo de la compañera Federica Montseny, que desarrolló el tema cuyo título encabeza estas líneas.

Después de hacer historia y análisis del sindicalismo en sus orígenes y en sus varias interpretaciones, abarcó los diversos sindicalismos hoy existentes, como consecuencia de que las fuerzas políticas y económicas se han dado cuenta del arma formidable que representan los sindicatos y la organización de las masas obreras .

Como conclusión, señaló la misión revolucionaria y constructiva del verdadero sindicalismo, que ha de servir para la organización de la vida, de la producción y del intercambio en los primeros tiempos después de la revolución, conforme previeron hombres como Pierre Besnard y otros militantes del movimiento obrero, que se esforzaron en asegurar el funcionamiento de la sociedad después del hecho revolucionario.

Expresó su opinión de que hoy, de cara a los problemas de España y a los que nos planteará la caída del franquismo y la existencia de la organización obrera por él creada, la C.N.T. debería estudiar a fondo el tema y elaborar el plan de acción y de reivindicaciones que nos sirviera de bandera de lucha y de propaganda frente a los trabajadores españoles, que se verán solicitados por muchos y muy varios sectores, tendientes a monopolizar la dirección de las masas obreras.

La conferencia fué escuchada con mucha atención, y después se entabló debate en torno a algunos aspectos, sobre los cuales la compañera Montseny dió aclaraciones y respuestas oportunas.

En suma, otro buen acto, con el que se demuestra que podemos y debemos aprovechar el tiempo, haciendo trabajo constructivo.

●

Como se anuncia en otra parte de este mismo número, la cuarta correrá a cargo del compañero J. J. Doménech, que desarrollará el tema «Las Federaciones de industria y la técnica moderna» y tendrá lugar el día 8 de abril, en el mismo lugar de las otras.

Lisez :

« Sociologie fédéraliste libertaire » d'André Respaut (3,50 NF).

« La Pensée chinoise », de Paul Gille (0,50 NF).

Demandez-les au : Service de Librairie. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

Conferencia en Montpellier

El día 18 tuvo lugar en Montpellier una conferencia. Diferentes cambios se produjeron en las personas que debían intervenir en ese acto. Por causas ajenas a su voluntad, el compañero R. Santamaría, que debía darl, no pudo personarse en Montpellier en la fecha señalada. Le sustituyó el compañero Ramón Liarte. Por su parte, el Secretario departamental de F. O., camarada Alexandre, que debía presidirla, también se vió imposibilitado de hacerlo. Le sustituyó el camarada Salva, también de F. O.

El Secretario de la F. L. de Montpellier, compañero J. Fortea, anunció al público que llenaba numeroso la sala, estos cambios intervenidos, diciendo:

—Creíamos ir en un barco, y nos encontramos con otro.

Después de unas palabras del camarada Salvá, hizo uso de la palabra el compañero Ramón Liarte.

Como se encontraban en la sala unos jóvenes españoles, pidió el público que hablara del problema español, lo que hizo. A modo de prólogo, citó una frase de J. Costa, presentando a España como la nación que trazó un camino a Europa y que fué el origen de muchos de los descubrimientos modernos, antes de que llegase Torquemada y matase lo más vivo del país. Siguió diciendo así: Estas son palabras proféticas; la tragedia de Costa es la tragedia de España. El había profetizado lo que España es hoy.

Ahora lo que importa es hallar las soluciones que permitan el regreso a España. ¿Cómo podemos acabar con esta etapa de tiranía y de sevicia, para forjar una España nueva en la que reine la libertad y la verdadera democracia?

Esto es lo que tiene que resolver la C.N.T.

Ella ha hecho su unidad interna. Es una realidad que nadie puede borrar, aunque muchos comcañeros vivan aislados lejos de los problemas de España y de los demás compañeros.

Ahora se plantea el mayor problema, el de la lucha activa.

¿Cuáles son las posibilidades de España? Siempre he tenido fe en las soluciones de tipo internacional, pero no creo en las soluciones de cancillerías. La ley del siglo XX es la ley del más audaz y del más fuerte .

En Toulouse tuve ocasión de dialogar con don Salvador de Madariaga. Resulta que padece gran amargura. «Soy liberal y tengo que reconocer que el problema español no se solucionará sino con el pueblo y con los que luchan con él». Esto, de un hombre autorizado e influyente, tiene que darnos confianza. A España la queremos independiente y próspera. Queremos el respeto para todas las ideas y creencias. Sin embargo, la libertad no se defiende manteniendo la tiranía, ni la justicia con métodos de verdugos.

Se impone una nueva consideración de nuestras posiciones. El problema de España se tiene que solucionar con los españoles dignos de este nombre. con los obreros, tenemos que trabajar con los demás y no encerrarnos en nuestra torre de marfil. La gran palabra tiene que ser LUCHA y lucha activa.

Hoy día solo se cotizan los actos. La libertad se arranca y se conquista y ya no podemos gastar más palabras.

A España no se la liberará con fuerzas extrañas.

En la vida hay un problema de continuidad. La C.N.T. tiene que ir a lo suyo. que es la libertad de España y su porvenir. Nos tenemos que mostrar, movernos ,para que los españoles pueden reconocernos.

«Ya se acabaron los gitanos que se iban por el monte solos» (García Lorca), pero la C.N.T. se ha mantenido y está organizada como siempre. Eso tiene que aprovecharse. Tendríamos que tener establecido un plan de cultura y progreso, que todos puedan aceptarlo.

Lo que cuenta es la acción, **lo que hacemos nosotros.**

En España nadie es comunista, como nadie es franquista, y esto me lo dijo el propio Madariaga. El peligro comunista no existe.

Los viejos partidos se han desgastado por falta de renovación. Lo que es una sorpresa y una realidad es que la C.N.T. se mantiene como organización moral. ¿Es que vamos a ser capaces de aprovechar estos materiales?

La juventud ha sido criticada injustamente. Es diferente de la de 1936, pero esto es culpa nuestra.

Estaba en derecho de pensar que le ayudáramos y se ha criado en el desierto de la tiranía. Sólo los intelectuales han podido mantener firmes los valores humanos, porque han podido entrar en contacto con el extranjero a través de los textos. Existe en ellos un deseo ferviente de renovación que dará sus frutos un día.

La primera de las realizaciones es la de la unidad, de la fraternidad y de la confianza. El objetivo es el de una acción directa. ¿Es que somos capaces de poner en pie una huelga general, que es el arma más poderosa de que disponemos? ¿Podemos dar, desde un punto de vista desapasionado, los golpes necesarios a los sostenes del régimen?

La C.N.T. tiene que resolver estos problemas. Se vive un estado de efervescencia en Portugal. Los pueblos de color luchan. ¿Qué hacon los españoles desde su exilio?

El que no lucha pierde. Hemos comprometido a un pueblo sin hacer nada por él.

Tenemos que cumplir con nuestra palabra y ofrecer algo serio y valioso a los jóvenes y a los intelectuales.

Sin renunciar a ninguna de nuestras posiciones, podemos hacer algo para ser dignos de su confianza y de nuestra responsabilidad.

Con hechos y labores podemos hacernos escuchar.

El mundo proletario está con nosotros, mientras representemos España. Contar con nosotros solos, es ganas de perder el tiempo.

Se trata de aprovechar las energías y de crear una personalidad nacional. Franco bambolea, pero sigue manteniéndose. El que no tiene energía y no está dispuesto a darlo todo por la causa del pueblo español tendrá que quedarse en casa.

Después de unas palabras del compañero Fortea, Salvá, muy acertadamente, hizo el resumen en francés y español.

El público salió satisfecho del acto.

E. BORRAS

FLUORESCENCIAS

Olvidamos pertenecer a una organización democrática, *cuando, por el empeño de hacer triunfar nuestra tesis, la pequeña minoría que representa una agrupación local, se rebela y desconoce los acuerdos tomados en un Congreso de conjunto, donde dicha minoría ha tenido amplia y libre voz para exponer, en todos sus pormenores, sus particulares puntos de vista que, sin embargo, no pocas veces son los más acertados. Es natural que el pensamiento y la acción mayoritaria, tengan su primacía, dentro de la buena marcha de un conjunto federado.*

⁂

El sólo hecho de cotizar *puntualmente, no quiere decir gran cosa. Si se fuera a calcular lo que a diario le cuesta, en desprendimientos mil, desinteresados, la lucha a un militante sincero, aquéllos cuya única preocupación es estar al día con su correspondiente carnet orgánico, sentirían el rubor de su injusto proceder egoista.*

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »
Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.
Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.
Administrateur : M. CELMA.

La más completa armonía la ofrece el trabajo sincero y efectivo en pro de nuestra querida causa.

⁂

El «malestar y la apatía» que se nota en el seno del Movimiento Español en el Exilio en América, es consecuencia del acuerdo de Limoges sobre el asunto PATRONOS. Y es que hay patronos empeñados en no buscar una solución que les permita cumplir con el acuerdo de la organización, al mismo tiempo que seguir colaborando con la causa del antifascismo.

⁂

El hombre termina de luchar, en silencio, al morir, después de haberlo dado todo por sus ideas. Pero no importa, puesto que la satisfacción es diaria para el idealista y ella se encuentra en la actividad permanente. El verdadero idealista nada espera de las ideas, sino lo mucho que ellas le dan de belleza, placer y bienestar, al sentir que se hace todo lo que se puede hacer por sembrarlas. El idealista es aún más desinteresado que el plantador de lúcumos, los cuales dan su fruto, cuando lo dan, si son debidamente atendidos, regados, podados y demás, a los sesenta o setenta años y a veces más tarde aún. Si el idealista no vé su ideal convertido en realidad, tiene la gracia de representárselo y su fé en él, siendo ésta una manera de vivirlo. ¡Desgraciado de quien no tiene una idea de bondad y de superación humana por la cual luchar, anhelar y sentir!

⁂

El estómago del más fuerte empieza a sentir náuseas, cuando siente el poder que en muchos ejerce el vil metal y el maléfico deseo de aprovecharse del esfuerzo físico y mental ajeno.

⁂

Hay que hablar claro. Impresiona y asombra recibir ciertos «informes» que evidencian la necesidad de sopesarlos debidamente para llegar a conclusión de que no es posible seguir contemporizando con los que fueron y ya no son.

⁂

Hoy en dia los acontecimientos vuelan ; de la noche a la mañana, todo puede cambiar, quizás si para bien. No hay que perder la consecuencia por nada.

COSMOS.

Organizado por las Secciones de Lieja de la U.G.T. y del P.S.O.E. en el Exilio, se celebrarà en La Populaire de Lieja y a las 3 de la tarde del dia 15 de abril, un

GRAN ACTO DE AFIRMACION ANTIFRANQUISTA

en el que intervendràn

FERNAND DEMANY,
redactor politico del periódico «Le Peuple» de Bruselas

ANTONIO QUINTIN, por el A.R.E.L.

FEDERICA MONTSENY, por la C.N.T.

ARSENIO JIMENO, por la U.G.T. y el P.S.O.E.

Después del acto, la velada se proseguirà con un programa artistico. Españoles de Lieja y alrededores: Acudid todos a oir la voz del antifranquismo.

Deducción sobre la agricultura

(Suite de la page 5.)

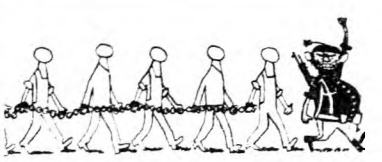
Los hombres trabajan sin hablar, así el polvo no entra en la boca, afin de guardarse de la lluvia de polvo y paja que cae sobre ellos. Se aplican diversos modelos de abrigarse la cabeza; cada hombre parece una máscara de carnaval, un carnaval de la era que es trabajo artístico por excelencia, provechoso de labor, admirable de resultados y bello de forma. Son las gradas de paja; dan ganas de besar el montón de cereal limpio por ser pureza, nutrición y vida.

Listos de la faena, los hombres se quitan los trapos de la cabeza, se desabrochan los pantalones para expulsar granos, paja y las aristas del ombligo, respirando el aire puro, si antes se han limpiado la nariz de las mucosidades producidas por la irritación del polvo.

Arelar los cereales, a cuenta de unos chavos: a partir de míseros reales; es propio de esclavos. Arelar el trigo en libertad, es laboriosidad de redención; reafirmación de dignidad. Trillar ha de ser una alegría; cribar ha de ser un canto.

Sin detenerse a pensar, fijándose en el punto de partida, difícilmente se llega a captar la importancia de los cereales; pero sabiendo que todo el dinamismo ejercido sobre la tierra es a base de tracción a sangre, se comprenderá las utilidades diversas desde el pan, las harinas y los piensos: los animales, los hombres, toda la fuerza, todas las potencias energéticas, todas las calorías, todo lo físico movido por las substancias vegetales. Entonces los hombres, los esclavos de labor, podían comer trigo en grano, las muelas, los dientes de aquellos forzudos labradores conservaban la integridad vital, la fuerza mandibular para escarchar los cereales; la decadencia dentaria se debe a las manipulaciones gastronómicas. Yo he comido trigo por capricho y aseguro que el capricho se repitió muchas veces. La nutrición es más completa que con el pan blanco limpiado con exceso.

Mirando las cosas según las apariencias, prefiriendo lo superficial a lo auténticamente natural, es vivir de espejuelos, sin base ni razón.



Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento: nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

CONFERENCIA EN TOULOUSE

El domingo 8 de abril, organizada por la Federación Local de Toulouse, dará una conferencia en la Bourse du Travail, place Saint-Sernin, el compañero J. Juan Doménech, desarrollando el tema: **«Las Federaciones Nacionales de Industria y la técnica moderna».**

La conferencia empezará a las diez en punto.

CONFERENCIA EN BURDEOS

El domingo, 8 de abril, a las diez de la mañana, en el Cine Eldorado, rue Lafontaine, Conferencia a cargo del compañero Ramón Alvarez, que disertará sobre el tema «Panorama Español».

Es un acto organizado por la F. L. de Burdeos y la C. de R. de la Gironde. No dudamos que se verá asistido por los compañeros y cuantos tienen deseos de conocer el problema del pueblo español.

F. L. DE DIJON

Se convoca a los compañeros a la asamblea que tendrá lugar el domingo, día 8 de abril, a las 9 de la mañana, en el café de la Comédie, Place du Théatre.

FESTIVAL EN BURDEOS

El grupo Cultura Popular, pondrá en escena, el domingo 15 de abril, a las tres y media de la tarde, en el salon Son-Tay, la obra cómica en tres actos, titulada: «El Juzgado se divierte».

Para invitaciones al compañero P. Alonso, 42, rue de Lalande.

SOLIDARIDAD INTERNACIONAL ANTIFASCISTA

Nuevamente la Sección de S.I.A. de Nimes, preocupándose del organismo que representa, ha dado al Consejo Nacional de S.I.A. un donativo de 500 NF para sus actividades en pro de los necesitados.

A la vez ha entregado la suma de 500 NF destinados a los presos del Interior.

El Consejo Nacional de S.I.A. rinde homenaje de gratitud a los adherentes y simpatizantes de la Sección de S.I.A. de Nimes por sus gestos de solidaridad en pro de los necesitados y de las víctimas de la tiranía franquista.

Consejo Nacional de S.I.A.

♣

PARADEROS

Los compañeros Juan López y José Marcos, de la F. L. de Decazeville, desean conocer el paradero de Jacinto Llopart, que residió en dicha localidad durante varios años. El interesado o quien pueda dar noticias suyas, comunicará a la dirección siguiente:

Juan López, Cité de Cercles, N° 79, Firmy (Aveyron).

CONSEJO NACIONAL

El Consejo Nacional de S.I.A. comunica a sus afiliados y simpatizantes que, a partir del primero de abril de 1962, su domicilio social dejará de ser 21, rue Palaprat, Toulouse, como hasta la fecha.

Según se ha informado ya en circular orgánica, obligados a abandonar el antiguo domicilio, se ha conseguido encontrar otro local en condiciones.

Toda la correspondencia debe ser dirigida a: Conseil National de S.I.A., 85, rue de la Concorde. TOULOUSE (H.-G.-.

EN NARBONNE

Gran velada de fraternidad Española, sábado, 14 de abril, con la participación del Cuadro Artístico Cultura y Solidaridad, que presentará un magnífico programa en lengua española de teatro y variedades.

Un cuadro dramático en un acto y en verso: *«Venganza de un alma noble»*. Y un fragmento de la obra de Calderón de la Barca: *«La Vida es sueño»*.

Actuación de los payasos Pepi y Toni. Y a continuación aires españoles, con guitarras, canto, poesía.

Y los bailarines ya conocidos del público de Narbona todos de 5 a 15 años.

Cuadro artístico «Cultura y Solidaridad» de Narbona.

ALIANZA SINDICAL EN CASTRES

Reunidas las representaciones de las organizaciones abajo firmantes, el día 23 de febrero del corriente año, ha quedado constituída la Comisión Local de la Alianza Sindical, de acuerdo con las bases de la misma.

Lo que hacemos público con la firme voluntad de contribuir a la liquidación total de la dictadura española.

Por la U.G.T. : El Presidente, Roque Navarro.

Por la C.N.T. : El Secretario, Manuel Martínez.

C.N.T.-F.I.J.L.
FEDERACION LOCAL DE LYON
Comisión de Propaganda

El domingo, 22 de abril, en el local social : 286, cours Emile-Zola, el compañero Ruipérez dará una charla que tiene por tema: **« La Juventud de hoy ».**

Compañeras y compañeros: por lo inteersante del tema, os rogamos acudáis todos.

Buzon de "ESPOIR"

J.P. : La Voulte sur Rh. (Ardeche) : No disponemos del libro que pides. Para otros titulos consulta listas de «ESPOIR», «CENIT».

V.J. Bages (P.O.) : De acuerdo recibidos los 20, tienes pagado hasta el 31-12-62.

NECROLOGICA

FRANCISCO LOPEZ Y RUIZ

Sorprendente y brutal nos llega la noticia de la muerte del que fué en vida nuestro compañero López.

Bien que enfermo de hacia bastantes meses, no imaginábamos que la muerte lo llevara tan repentinamente. Osamos creer que la ciencia moderna podría alargarle la vida. No ha sido asi. La parca se lo ha llevado para siempre.

Uno más que no podrá ver realizar sus caros ideales. Uno más que quedará en estas tierras de exilio como ejemplo de repudio al régimen franquista.

El nombre de López no era generalmente conocido, por ser uno de esos militantes anónimos que tantos engloba nuestra Organización. No era de los que saben discursear en las asambleas, ni llenar cuartillas en la prensa, pero un hombre integro y abnegado, el que nunca vaciló en ponerse al servicio de la C.N.T. cuando ésta lo necesitaba.

Era, además, un espíritu solidario ejemplar y ello lo demostró cada vez que la Organización requería ayuda económica.

Por su edad avanzada, siempre tuvo el deseo de ayudar a nuestros ancianos, y algunos días antes de entrar por última vez en el hospital, y presintiendo el desenlace fatal, nos hizo entrega de sus últimas economias, diciéndonos que como seguramente no saldría ya, hiciéramos entrega de ello para la suscripción Pro viejos e inválidos, demostrando una vez más su amor hacia aquéllos que, después de haber sido explotados durante toda su vida por el capitalismo, se ven abandonados sin recursos y a merced de la solidaridad de los compañeros.

Por haberse ido últimamente a vivir con su hija fuera de Bruselas, nos hemos enterado demasiado tarde de la noticia para acompañarle a su última morada. Pero tanto los compañeros de Bruselas como cuantos lo hayan conocido, no lo podrán olvidar.

A su hija y demás familiares, vaya nuestro sincero pésame, y a ti, compañero y amigo López, te decimos, aunque no nos oigas ya, que guardaremos tu recuerdo y el ejemplo de solidaridad que siempre fuistes en el seno de la F.L. de Bruselas, sea nuestro espejo para siempre. Que la tierra le sea leve.

Por la F. L. de Bruselas,
El Secretario general.

En vertu de quel droit toutes les richesses existantes, naturelles ou créées par le travail, appartiennent-elles à quelques individus qui, par ce fait, ont droit de vie et de mort sur la masse des deshérités ?

Errico MALATESTA

GRAN FESTIVAL DE VARIETES
HISPANO-FRANCES

PALAIS DES SPORTS — PLACE DUPUY

El día 15 de abril, a las 15 horas en punto. Organizado por Solidaridad Democrática Española y Solidaridad Internacional Antifascista, con la participación de las otras entidades de la emigración ibérica.

Intervendrán en él la gran artista de la canción :

CORA VAUCAIRE

Y el trio de fama internacional :

LOS MOCAMBOS

que tanto éxito han obtenido en París

Además, contribuirán a dar realce a este Festival realmente extraordinario otros artistas de no menor valía que completarán el programa.

Quedan invitadas todas las Locales limítrofes de S.I.A. y de la C.N.T., así como todos los compañeros y antifascistas en geenral.

EL DOMINGO 15 DE ABRIL, A LAS 15 HORAS, ¡TODOS AL PALAIS DES SPORTS DE TOULOUSE!

- SERVICE DE LIBRAIRIE -

« L'ami », Roda, 0,50 NF.
« La mort du petit cheval », Bazin, 1,80 NF.
« La mort de H. Ryner », Maurelle, 4,00 NF.
« L'amour heureux », Dubal, 3,00 NF.
« L'amour libre », Albert, 3,60 NF.
« L'amour plural », H. Ryner, 3,00 NF.
« La nausée », Sartre, 1,80 NF.
« La nouvelle classe dirigeante », Djilas, 4,00 NF.
« La peau de chagrin », Balzac, 3,50 NF.
« La peine de mort », Reclus, 0,25 NF.
« La physiologie morale », Chatterton, 3,40 NF.
« La plaie », Delpon, 0,50 NF.
« La question sociale », Dechanel, 8,00 NF.
« La réprouvée », Urales, 0,50 nouveaux francs.
« La route du tabac », Caldwell, 2,30 NF.
« La soif infinie », Montseny, 0,50 NF.
« La tetralogie », Wagner, 2,50 nouveaux francs.
« L'attente », V. Esgleas, 0,50 nouveaux francs.
« La vermine », Pignero, 0,50 NF.
« La vie amoureuse de Casanova », 6,50 NF.
« La voie royale », Malraux, 1,80 nouveaux francs.
« La tour des peuples », H. Ryner, 4,50 NF.

Leed :
«Paseo humoristico a través de la Religiones y los dogmas», de N. Simon (1,00 NF).

« Quinet », de F. Aláiz.
El libro que no debe faltar en ninguna biblioteca.
5,00 NF.
Pedidos : Servicio de Librería. — 4, rue Belfort. — Toulouse (H.-G.).

C. R. DE ASTURIAS, LEON Y PALENCIA

Para los días 22 de abril a las 10 en punto de la mañana y siguientes, queda convocado el Pleno de nuestra Regional, que tendrá lugar en Paris, 79, rue St-Denis. Metro : Chatelet.

Nos parece necesario afirmar categóricamente, para evitar todo equivoco, que todas las resoluciones se ajustarán a lo establecido por el Congreso de Limoges, celebrado en agosto de 1961.

Orden del día

1) Informe del Secretariado.
2) Nombramiento de Comisión Revisora. Dentro de las facultades fijadas a las Regionales de origen, se estudiarán:
3) La Alianza Sindical y la unidad del antifascismo, tratando de colaborar a su realización efectiva.
4) Normas de propaganda.
5) Relación y solidaridad hacia nuestra Regional en el interior.
6) Forma de atraer a nuestro Comité a los militantes procedentes de nuestra Regional.
7) Residencia y nombramiento de Comité.
8) Asuntos generales.

Como este Pleno tendrá carácter de conferencia de militantes, quedan invitados todos los compañeros de nuestra región, sea cual fuere su residencia.

Una vez en París, los compañeros pueden dirigirse a la dirección más arriba indicada. En el primer piso vive la portera, que es española y puede dar las indicaciones precisas. Para escribir a:

Manuel Pérez Covián,
2, rue Batignoles, PARIS (17°).

El Secretario.

IMPORTANTE

Se necesita un linotipista para trabajos español y francés. ,

Dirigirse con urgencia a M. Celma, 4, rue Belfort, Toulouse (Haute-Garonne).

« L'autre monde », Maeterlinck, 1,80 NF.
« La véritable révolution sociale », Faure, 2,50 NF.
« La vie de Pizarro », Baudin, 3,00 NF.
« La vie d'une femme », Bouchetier, 3,00 NF.

(En nouveaux francs)

«Dans la force de la vie», Escoda, 1,80.
« La Garden party », Mansfield, 1,80.
«Le Cabaret de la belle », Morgeés, 2,00.
« Le cœur du sphinx », Graupera, 0,50.
co Ibanez, 0,50.
« Le crime de la baronne », Blas-
«Le fascisme contre l'intelligence, H. Day, 0,30.
« Le fleuve », Gooem, 2,80.
« Le guide des convenances », 3,40.
« Le manteau volé », Gogol, 0,50.
« Le militarisme », G. Guerrero, 3,50.
« Le montagnard », V. Esgleas, 0,50.
« L'Equipage », Kessel, 2,00.
« Le petit soleil », V .Esgleas, 0,50.
« Le roi lepreux », Benoit, 1,80.
« Les animaux dénaturés », Vercors, 3,00.
« Les beaux quartiers », Aragon, 3,00.
« Les bestiaires », Montherland, 1,80.
« Les bêtes », P. Gascard, 1,80.
« Les cloches de Bâle », Aragon, 3,00.
« Les contes de Tournebroche », A. France, 2,30.
« Les fleurs du mal », Baudelaire, 3,10.
« Les hommes de route », A. Chamson, 1,80.
« Le soldat d'Attila », C. Farrère, 0,50.
« Les Vichy-Bouzouks », Berthier, 0,50.
« Le syndicalisme et le problème paysan », P. Camus, 0,50.
« Le troisième homme », G. Green, 2,30.
« L'infernale tentation », Delpon, 0,50.
« Livre blanc sur les camps d'internement en Grèce », 1,50.
« Mabel », Montseny, 0,50.
« Marchand de papier », Remond, 0,50.
« Miettes de mon enfance », Riotor, 1,00.
« Misericorde », Galdos, 1,50.
« Mon ami Jules », A. del Valle, 0,50.
« Mon martien chéri », Delpon, 0,50.
« Moravagine », Cendras, 1,80.
« Napoléon », Bainville, 3,00.
« Notre dame de Paris », Hugo, 5,00
« Nourris ton corps », Geffroy, 2,00
« Ombres et lumières », Delpon, 0,50.
« Panen et circenses », E. Rothen, 0,50.
« Papillons », Rossell, 0,50.
«Plume de canard », Berthier, 0,50.
« Plume d'oie », Berthier, 0.50.
« Poèmes de Baum », 0,40.
« Propos subversifs », Faure, 5,00.
« Quand le juge devient bourreau », Escobès, ,50.
« Quai aux fleurs », Salvy, 5,00.
« Quand sonne l'heure », Delpon, 0,50.
« Quarante contre un », P. Guth, 3,00
« Quatre contes », Pignero, 0,50.
« Retour », Delpon, 0,50.

Rabais 15 % au-dessus de 5 NF.

Le port est à la charge de l'acheteur.

Les commandes à M. Celma : 4, rue Belfort (2°) — TOULOUSE.

NOTA IMPORTANTE

Recordamos a los compañeros afiliados a nuestra Organización, que los Servicios de Libreria que corresponden a la Confederación Nacional del Trabajo en Exilio en Francia, son, con carácter nacional, el Servicio de Librería de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), y, con carácter regional — Zonas Norte y Normandia — el Servicio de Librería del «Combat Syndicaliste», 24, rue Ste-Marte, Paris (X°).

DEPOPULATION ET CIVILISATION

par la Doctoresse PELLETIER

I

Les classes dirigeantes prétendent que la dépopulation ou plutôt la restriction volontaire des naissances est un fléau social ; elles la stigmatisent comme la marque de la dégénérescence d'un peuple.

Dans maints écrits les hommes des partis qui défendent les intérêts de ces classes demandent au gouvernement d'obliger les ménages à avoir beaucoup d'enfants, de punir l'avortement, de réprimer la propagande néomalthusienne, etc... (1)

La guerre dont nous sortons, donnant une force nouvelle aux idées rétrogrades, le néomalthusianisme qui avait réussi à se faire reconnaître par tous les hommes d'esprit ouvert est redevenu subversif. Les idées que Malthus, Stuart Mill, Drysdale défendaient à la fin du dix-huitième siècle et au cours du dix-neuvième se retrouvent être encore aujourd'hui des opinions d'avant-garde ; la vérité qu'on n'ose pas dire, crainte de choquer.

Tout en réprouvant, en paroles, la restriction volontaire des naissances, les classes dirigeantes la pratiquent largement. Les conseils que Malthus donnait aux pauvres dans le but de diminuer leur misère se sont trouvés être suivis par les riches pour intensifier leur bien être, pour débarrasser leur vie des devoirs encombrants.

Aujourd'hui qu'une hygiène plus savante nous rend presque maîtres de la fécondité, les familles nombreuses sont rares dans les classes riches. Dans ces milieux beaucoup de ménages restent volontairement stériles. Ils redoutent l'enfant qui enchaîne à la maison ; les ménages féconds ont un ou deux rejetons, pas davantage. Les couples à nombreux enfants sont méprisés par leur entourage, leur fécondité est considérée comme une tare analogue à la malpropreté.

A la faveur de la réaction politique, quelques familles bourgeoises, le plus souvent très catholiques, ont cru devoir mettre leurs idées en pratique et procréer beaucoup d'enfants ; mais ce sont des cas isolés. Pour le grand nombre, l'opinion quelle qu'elle soit n'est jamais assez forte pour influencer la pratique. On veut bien, en principe, une natalité élevée, mais on espère que *les autres* se chargeront de l'assurer. Pour soi, on veut avant toute chose le bien être et la liberté.

Les familles religieuses trouvent des accommodements avec le ciel. Un confesseur se garderait bien d'être sévère pour les gens qui le font vivre ; on se trouve une maladie ; qui n'est pas plus ou moins malade ? La grossesse menacerait la vie, or Dieu ne veut pas le suicide, il le défend au contraire.

⁂

II

Pour Malthus, la restriction volontaire des naissances ne faisait pas partie d'un système de transformation sociale. Le malthusianisme se suffit à lui-même, c'est un remède contre la pauvreté. Au temps de Malthus, le machinisme et l'industrie commençaient à prendre un développement inconnu jusqu'alors, la situation de l'ouvrier devenait un problème de nature à intéresser les économistes.

Parmi la classe ouvrière, le déchet humain était important ; les enfants plus ou moins abandonnés par leurs parents, malades, inaptes au travail, vieillards. Tout ce monde était hospitalisé dans les Workhouses que nous décrit Dickens dans ses romans. On lui donnait avec beaucoup de mépris et de mauvais traitement une nourriture à peine suffisante pour ne pas mourir.

Ces soins, tout rudimentaires qu'ils étaient coûtaient très cher à l'Etat. Malthus pensa donc à un moyen de tarir la misère dans sa source pour n'avoir pas à la guérir et il trouva que le seul système était d'empêcher les pauvres de procéer. Avant de fonder une famille, il faut être sûr de pouvoir l'entretenir ; si on ne le peut pas, a fortiori il faut être sûr de pouvoir l'entretenir soi-même, il faut rester célibataire et chaste.

Cette théorie est pleine de raison mais la raison n'est pas ce qui gouverne le monde ; on fit à Malthus le reproche de vouloir priver les pauvres des joies de la famille ; les joies d'un logis sans pain. La sentimentalité triompha de la logique ; Malthus et ses disciples passèrent pour des ennemis du peuple alors qu'ils étaient ses meilleurs amis.

Malthus avec juste raison croyait que la terre n'était pas capable de nourrir un nombre infini d'êtres humains. Forcément un temps viendrait où les hommes seraient trop nombreux, alors des catastrophes ne devaient pas manquer de se produire.

La population, dit Malthus, croit en progression égométrique et les subsistances seulement en progression arithmétique ; donc un jour les subsistances manqueront aux populations.

Envisagé à la lettre, cet argument est faible ; comme toutes les menaces à échéance trop éloignée : l'épuisement des forêts, le manque de houille, etc..., il ne réussit pas à impressionner. Il faut donc donner à la foi un sens plus restreint ; celui de la gêne apportée dans une nation par la surpopulation.

Pour éviter la fécondité Malthus ne trouve d'autre moyen que de proscrire le mariage.

Imprégné de christianisme, il n'ose porter le grand jour de l'analyse dans les choses de la sexualité. L'Angleterre est le pays de la pudeur ; il y est inconvenant de parler de pantalon et de chemise. La prophylaxie anti-conceptionnelle était connue ; Condorcet la préconisait, mais Malthus la déclarait immorale.

Il faut se reporter à l'époque ; les mœurs étaient dissolues, mais on accouchait sous les couvertures. La chirurgie du ventre n'existait pas ; pour rien au monde une femme n'aurait osé montrer au méde-

(Suite en page 3.)

LE PROCES DE GENEVE

Nous reproduisons cette information de « La Tribune de Genève » :

« PROCHAIN JUGEMENT DES JEUNES ANARCHISTES QUI ATTAQUERENT LE CONSULAT D'ESPAGNE

M. Dussaix, juge d'instruction, vient de terminer l'information pénale ouverte à la suite de l'attaque de trois jeunes anarchistes contre le consulat d'Espagne. Cette attaque avait eu lieu, on s'en souvient, au début de l'année dernière et les auteurs avaient été arrêtés quelques semaines plus tard. On sait que ces jeunes tentèrent d'incendier le bâtiment principal du consulat en jetant par-dessus le mur de la propriété quelques cocktails « Molotov » fabriqués de façon assez rudimentaire. Pour le reste, ils vernirent le panneau portant les couleurs espagnoles et inscrivirent sur les murs de la propriété des inscriptions hostiles au chef du gouvernement, le général Franco, ainsi que quelques autres slogans à la gloire de l'anarchie.

Devant les juges de la Chambre d'accusation, qui vont très prochainement prononcer le renvoi des inculpés devant la juridiction de jugement, c'est M. Oederlin, substitut du procureur général, qui soutiendra l'accusation. Devant les Assises, c'est le même magistrat qui accusera les jeunes gens. Ceux-ci seront défendus par Maîtres Balland, Nicolet et Torello.

DES FEDERATIONS ANARCHISTES INTERVIENNENT EN FAVEUR DES ACCUSES

Toute l'instruction de cette affaire a été entourée du plus grand secret. On sait cependant que devant la Cour d'Assisses, les conseils des inculpés poseront le problème sur le plan politique tandis que l'accusation elle, soutiendra les impératifs du Code pénal suisse.

On sait déjà que plusieurs fédérations anarchistes de différents pays sont intervenues en faveur des trois accusés, ainsi qu'un certain nombre de personnalités de gauche connues sur le plan international.

Ces derniers jours, M. Oederlin, substitut, a pris ses réquisitions dans cette affaire. Il est probable que cette cause sera évoquée au cours de la prochaine session des Assises, soit dans le courant du mois de mai. »

●

Nous espérons que la solidarité internationale et antifasciste épaulera ces jeunes qui voulurent par leur acte attirer l'attention du monde sur le drame du peuple espagnol, soumis à la plus exécrable des dictatures.

SUR LE JOUR LE JOUR

L'Eglise contre la République espagnole

QUELQU'UN a dit que, pour bien connaître ce que furent les derniers jours du nazisme, il fallait lire « D'un Château l'autre », de Louis-Ferdinand Céline. On doit toujours se renseigner auprès de ceux qui furent bien placés pour s'informer de certains faits.

Ceux qui voudront savoir tout ce qu'a fait l'Eglise espagnole contre la République, et être informés sans parti pris, devront lire le très intéressant livre du révérend père Jean Comas, un prêtre espagnol réfugié en France qui vient d'éditer — sans « Imprimatur » de Rome, bien entendu — un volume intitulé : « L'Eglise contre la République espagnole ».

L'ouvrage — 407 pages — a été écrit et édité en catalan, à Toulouse, et sans doute aux frais de l'auteur.

Apprendre au lecteur comment ce livre est arrivé à moi, envoyé par le père Comas lui-même, peut être curieux.

Il avait connu mon père à Espluga de Francoli, où se trouve le fameux monastère de Poblet, l'Escorial de la Catalogne, aujourd'hui restauré et occupé à nouveau par des moines de l'Ordre du Cister. Il avait causé avec lui, parfois discuté. Il garda de lui le souvenir d'un homme généreux et tolérant. Vingt-cinq ans après, c'est encore en souvenir d'Urales que le père Comas a fait parvenir ce volume à sa fille.

J'ai lu ce livre avec sympathie et curiosité. Le père Comas parle toujours en prêtre. Mais en prêtre qui juge l'Eglise : ses cardinaux et ses papes. En prêtre qui connaît et dénonce toutes les fautes chrétiennes de ceux qui, s'intitulant ministre du Christ, l'ont trahi et en ont fait maudire le nom.

« L'Eglise contre la République espagnole » nous explique comment le cardinal Gomá, primat d'Espagne, puis le cardinal Segura, qui lui succéda après sa mort, et le cardinal Pla y Deniel, qui a aujourd'hui des démêlés avec la Phalange au sujet des « Hermandades » d'Action catholique, compromirent, à l'époque, l'Eglise par leur solidarité avec le franquisme avant, pendant et après la « Cruzada ».

Nous apprenons aussi, grâce à ce livre — nous nous en doutions quelque peu, d'ailleurs — le nom du père qui, à Rome, instruisait dans le maniement des armes de jeunes pèlerins espagnols qui, bien avant le 18 juillet 1936, accomplissaient des exercices qui n'avaient à priori rien de spirituel. On nous fait connaître les dessous de toute l'affaire de la fameuse Lettre collective de l'épiscopat espagnol, qui donnait son approbation au franquisme et justifiait les crimes de la « Cruzada », le soulèvement et même la répression qui, en 1937, faisaient déjà rage dans la partie d'Espagne aux mains de la Junta de Burgos.

Nous connaissons aussi les brimades dont furent victimes le cardinal Vidal y Barraquer et le cardinal Mugica, qui ne voulurent pas être solidaires de cette action réactionnaire et partisane de la majorité de l'Eglise espagnole. On nous apprend les activités de l'évêque Irurita, lui-même emporté par la vague de sang qu'il avait déchaînée. Nous connaissons, enfin, par des textes, la pensée de Pie XI et de son successeur Pie XII, énigmatique, libéral et fasciste tour à tour, selon son humeur et ses intérêts. Maintenant les manœuvres des jésuites, le travail de propagande et de direction du pape « noir », Mgr Ledokowsky, n'ont plus de secrets pour nous.

Décrite par quelqu'un qui connaît le sujet, nous voyons la conspiration menée contre la malheureuse République espagnole. Et, à côté des livres de M. Thomas et de M. Bolloten, voilà l'ouvrage d'un curé catalan qui démontre, avec textes à l'appui, comment l'idée de la « Cruzada », de la destruction de l'esprit libéral en Espagne, de « una segunda vuelta carlista » fut fort antérieure au mythe du communisme, si bien exploité par Franco à partir de 1945, non avant. Quand l'unité des alliés fut effritée, quand le partage en zones d'influence fut fait, alors il en eut l'heureuse initiative.

En somme, nous avons lu avec plaisir cet ouvrage, honnête, sérieux, d'un homme qui, malgré sa position en face de l'Eglise espagnole, malgré la critique qu'il en fait, reste un catholique sincère et un prêtre selon son cœur et sa conscience.

Frédérica MONTSENY.

Cinéma

Le mauvais chemin

UNE REVOLTE SANS ISSUE DANS LA PLUIE ET LE BROUILLARD.

Nous avons eu l'occasion, déjà à propos de « Il bell' Antonio », de situer la place de Bolognini dans le monde du cinéma italien. Avec « La viaccia », (Le Mauvais Chemin), le metteur en scène se révèle une fois de plus égal à lui-même, aussi bien dans ses faiblesses que dans ses qualités. Il ne fait nul doute que Bolognini sait créer des atmosphères : disciple du néo-réalisme, il possède une vue claire de la réalité, même si celle-ci est historique. Il sait toujours choisir des sujets intéressants qu'il a le talent d'adroitement assaisonner d'une dose de sexualité, sans toutefois jamais choquer, mais son analyse psychologique reste plutôt superficielle. Peut-être s'offre-t-il trop peu de temps à cette fin. C'est du moins ce que suggère l'abondance surprenante de sa production.

Bolognini semble aussi ne jurer que par la coproduction : chacun de ses films comprend un ou plusieurs acteurs français dans la distribution. Ceci s'explique évidemment par des raisons d'ordre purement financier, mais cette façon de faire suffit à nos enragés barbouilleurs de versions françaises pour tenir le plus souvent à l'écart toute copie originale de ses films. Il en résulte qu'un drame aussi typiquement italien que « La Viaccia », qui se situe à Florence vers 1885, est mis ici en circulation uniquement dans une version doublée. Nous continuerons à dénoncer ce mal jusqu'à ce qu'on nous donnera l'occasion d'apprécier n'importe quel film italien à sa juste valeur, c'est-à-dire dans sa version originale. Une œuvre comme « La viaccia » y a d'ailleurs droit.

Ceci dit, il faut reconnaître que Bolognini a fait un effort remarquable pour ressusciter l'homme de la fin de siècle dernier et l'état d'esprit dans lequel il vivait. Le réalisateur a largement réussi dans son dessein, surtout dans la description des détails. La petite bourgeoisie et la classe possédante s'accrochent encore aux biens acquis, parfois modestes, parfois plantureux, mais tout le système de la société est, à vrai dire, miné par les idées nouvelles concernant les rapports humains, par la grande révolution sociale qui s'annonce, par l'action secrète des premiers socialistes anarchistes.

Le film ne se soucie guère d'approfondir tout cela, de sorte qu'on ne peut parler ici d'une œuvre à tendance sociale. Les personnages que Bolognini a mis en scène sont pourtant typiquement de cette époque : des gens qui, depuis leur naissance, se cramponnent à leur classe et à leur milieu, des gens qui ne sont pas encore à même de donner corps à leurs possibilités, de prêter forme à leur rébellion contre leur entourage, des gens qui tournent leurs regards curieux vers la nouveauté mais n'ont pas encore le courage de saisir leur chance des deux mains et restent prisonniers de leurs doutes dans les frontières étroites d'un monde maudit et sans issue. Le thème central de ce tableau est l'amour passionné d'un jeune fils de paysans pour une belle prostituée. Il est le descendant d'une vieille race de paysans, voué à trimer servilement sa vie durant pour un héritage qui ne l'intéresse plus qu'à peine ; elle, une poupée de luxe ancrée dans le commerce organisé de la chair humaine qui la mène de plus en plus vers la déchéance. A eux deux, ils trouvent la force de se libérer, mais un doute éternel joint à une certaine dose d'amour-propre fait échouer irrémédiablement ce qu'ils entreprennent, de sorte qu'ils sont obligés de retourner sur leurs pas.

Bolognini n'a pas su définir exactement le sentiment d'obsession des deux personnages principaux. Une fois encore, il a donc manqué d'esprit d'analyse psychologique. A mon sens, cela est dû à la longueur du film qui aurait gagné à être plus concis. Ceci n'empêche qu'en dépit de son pessimisme, il se dégage de cette bande un charme spécial. L'atmosphère de la Florence du IXe siècle, sous la pluie et dans le vent, a été fixée par une série d'images d'une extrême beauté. La reproduction de certaines mœurs (par exemple l'activité dans la maison de rendez-vous), les costumes, le trafic, etc..., confèrent à ce film un caractère presque documentaire, tandis que dans le reflet qu'il donne de la vie à la campagne (avec la grande ferme sombre « La viaccia »), Bolognini fait preuve d'un talent incontestable. Le seul reproche que nous lui ferons est de vouloir systématiquement faire passer Jean-Paul Belmondo pour un beau garçon. Laissons l'homme pour ce qu'il est : un bel acteur, mais un homme qui, du point de vue physique, n'a rien de spécialement attrayant. D'ailleurs, Claudia Cardinale est assez jolie pour deux et sous ce rapport, elle équilibre certainement le bilan.

Frits DANCKAERT

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73
TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO